

Parlons de nos villages...

par **OURTHAM**
(Charles PIÉRARD)

Fascicule abordant les anciennes Communes
de Dochamps, Grandmenil, Harre, Malempré,
Odeigne et Vaux-Chavanne
composant, depuis la fusion, l'actuelle
Commune de Manhay

Parlons de nos villages...

par **OURTHAM** (Charles PIÉRARD)

Le premier article ayant pour titre «Parlons de nos villages...» est paru dans les journaux publicitaires «Les Annonces de l'Ourthe» et «Ourthe-Ambève» le 29 janvier 1960. Cette chronique presque hebdomadaire allait obtenir un remarquable succès. Elle s'arrêta début 1973, c'est-à-dire 13 ans plus tard.

C'est M. Charles Piérard (1892-1973) qui en fut l'auteur. Originaire d'Erezée et séjournant souvent dans la région de Liernaux, il était amoureux de l'Ardenne. Durant sa longue carrière, il fut éducateur. Il termina sa vie à l'École Don Bosco de Woluwé-Saint-Pierre.

Il nous a semblé intéressant de rediffuser partiellement ses chroniques. Evidemment, bien de choses ont changé depuis, mais que de renseignements utiles et que de poésie se dégagent encore de ces textes qui gardent une valeur certaine.

Voici comment, en 1960, était introduite la chronique par M. Jean Petitpas : «À présent, nous voudrions vous parler régulièrement de nos villages et hameaux, de leur histoire, de leurs coutumes et folklore, du patrimoine que nous n'avons pas le droit de galvauder. (...) La chronique «Parlons de nos villages...» vous permettra de mieux connaître les beautés naturelles de chez nous, la terre de tant de braves gens, et de laisser battre votre cœur sur le vieux cœur de l'Ardenne !»

AVERTISSEMENT

Les textes qui suivent sont en fait un condensé de ceux parus entre 1960 et 1973... Oui, ces textes ont été «raccourcis», parfois de manière autoritaire, pour ramener leur rediffusion sur ce site à plus de cohésion, de manière à éviter les redites et pour ne pas trop se perdre dans des reprises un peu surannées.

Ces articles, fragmentés et échelonnés dans le temps lors de leur première parution, ont pu souffrir de ce regroupement. Pour obtenir un texte bien structuré et homogène, il eût fallu tout refondre : tâche au-dessus de nos moyens !

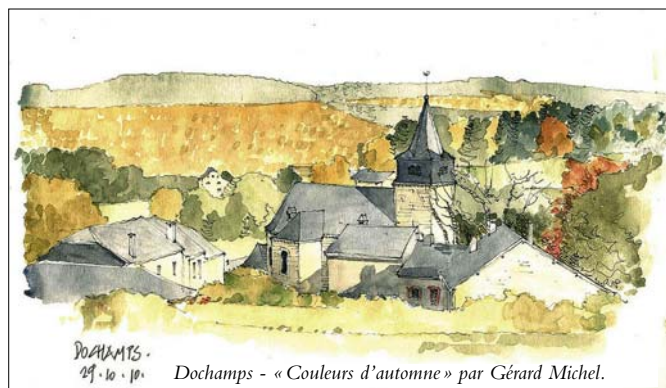
Lors de la rédaction de ses chroniques, l'auteur a rassemblé bien des renseignements intéressants sur des anciennes communes de notre terroir, abordant des thèmes multiples, parfois inattendus. Certains sujets, au demeurant importants, ont néanmoins été ignorés ou à peine effleurés.

Plusieurs retranscriptions successives des documents originaux ont favorisé les erreurs.

Par souci d'honnêteté, il était légitime de vous signaler la chose.

Fascicule abordant les anciennes communes de **Dochamps, Grandmenil, Harre, Malempré, Odeigne et Vaux-Chavanne** composant, depuis la fusion, l'actuelle **Commune de Manhay**

Dochamps



Dochamps - «Couleurs d'automne» par Gérard Michel.

Au départ d'Odeigne, un chemin coupe un ravin latéral par un crochet aigu et on arrive à Dochamps. Dans le mot, le français champs (camp) vient du latin «campus» (plaine) et est désigné en Belgique par «terrain cultivé». Champs, en effet, intervient fréquemment dans la désignation de localités. Nous avons Remouchamps, Malchamps, Gernechamps, Bertinchamps, etc.

Une autre version selon Tandel : «d'après un ancien manuscrit de la Fabrique d'Eglise de Samrée, il se trouvait entre Dochamps et Lamorménil, un petit bourg ayant nom Béthamont, qu'un incendie détruisit en partie en 1419, et qui en 1612 fut anéanti par les Huguenots. Il s'y trouvait un puits très profond dans lequel le peuple prétendait entendre le son des cloches et cela particulièrement le 24 juin, le jour de la Saint-Jean. Actuellement encore, nos habitants croient qu'il existe un trésor au fond de ce puits.

À la suite de l'incendie dont nous parlons, quelques réfugiés dudit bourg construisirent plusieurs huttes dans un lieu portant

le nom de «Champ», appelé ainsi parce que c'était une partie de bois défriché.

Un de ces réfugiés dut se présenter au bailli de Montaignu pour décliner ses titres ; il le fit ainsi : «Je suis Johan Hay d'au Champs». D'où le nom de Dochamps.

En consultant les étymologistes, on trouve d'autres significations.

Don, do, veut dire d'après Berger, étendue en hauteur et en cavité.

Don, en celtique signifie profond, creux (Ballet et Delafontaine). — Donc, d'après ce qui précède, Dochamps, c'est un champ dans la cavité de deux montagnes, ce qui désigne bien la situation de l'endroit. C'est tout ce que nous savons.

★ ★ ★

«On dit communément que le cœur de notre Ardenne est dans la province du Luxembourg. Il y bat de façon plus distincte, écrit Adrien de Prémol, et plus émouvante qu'ailleurs, car elle lui réserve ses aspects les plus variés. Ses forêts sont à la fois les plus grandes et les plus belles, riches de toutes les espèces de notre gros gibier. Elle possède en des vals superbement sauvages, et des vallées largement lumineuses, des rivières limpides à rumeur cristalline où les truites sont reines, des villages accueillants dont le nom seul évoque des sites justement célèbres.»

En suivant les méandres de l'Aisne, notamment, il s'offre à nous un déroulement continu de richesses naturelles, de panoramas infinis et de coins charmants parmi lesquels Dochamps occupe un endroit remarquable.

C'est la «beata solitudo» du philosophe d'Aquino, qu'on a peine à croire que cent cinquante kilomètres seulement séparent ce village de Bruxelles.

De l'austère Manhay que parfume la résine des sapins, jusqu'aux rochers bruns de la Roche-à-Fresnes, en passant par Dochamps et autres lieux attrayants, c'est toujours l'Aisne que

l'on entrevoit.

Rien de plus captivant pour le touriste ou le villégiateur que de remonter les petites vallées de cette jolie rivière, ou du ruisseau «Fange à la Goutte» qui prennent tous deux leur source sur les hauts sommets de la Baraque de Fraiture (652 m d'altitude). Ces ruisseaux coulent en cascade sur des blocs de roches et les masses sombres des forêts qu'entrecoupent par moment des prairies d'un vert d'émeraude prennent des aspects fantastiques et agréables à l'œil. La splendeur des hêtres, la forme sinueuse de la gorge où serpente le chemin de Dochamps à Manhay rappellent les Petites et les Grandes Floss de la Forêt de Soignes. L'endroit a la solennité d'un temple. L'Aisne est très poissonneuse et la truite s'y reproduit abondamment.



Dochamps - La plus vieille maison du village.

Sur la rive droite, non loin de l'ancien point d'arrêt du vicinal de la «Forge à la Plez», on remonte une source d'excellente eau ferrugineuse dite «Pouhon» bien connue des chasseurs et des pêcheurs de la contrée.

Un ruisseau, la «Lue», a sa source à Dochamps, au Sud-Est de la limite de Samrée. On cite également «l'Eau de Dochamps». S'agit-il du même ruisseau?

La Lue atteint le Lalu à un kilomètre et le Jouishet à 1,5 km. Du noir Liny à 1,8 km. Après avoir parcouru 2,2 km, rejoint le moulin et scierie lieu-dit «Fa des Cloches» au chemin du village et vers Freyneux. Au confluent de la Bise (3,1 km), des petites Hez (4,8 km), du Firheux (6 km) et au chemin vers Grandmenil et route d'Érezée (6,4 km). Son parcours total est de 6,6 km, pour se jeter dans l'Aisne à la limite de Grandmenil et d'Amonines.



Le village de Dochamps.

En s'aventurant aux abords de Dochamps, le paysage change brusquement et on quitte la Famenne. On sait que c'est un ancien sujet de querelle que la délimitation de l'Ardenne et de la Famenne; les habitants de celle-ci se plaisent à en reculer le plus loin possible les frontières.

Ici, il ne peut plus y avoir de doute. Les arbres, la terre, l'appa-

rence plus sauvage des vallonnements et des bois, tout nous montre que nous pénétrons dans cette partie de la Wallonie peuplée de légendes.

★ ★ ★

Nous ne sommes pas étonnés de savoir l'enthousiasme de ceux qui sont allés en touristes vers Manhay, vers Érezée, vers Dochamps, à la recherche de vastes horizons.

À plus d'une reprise, nous sommes passés nous-mêmes à Dochamps pour connaître à notre tour cette nature admirable d'harmonie et de grandeur promise par les récits et par les œuvres qu'avaient rapportés de là des peintres intrépides.

Si c'est un pays de forêts à hautes futaies, couvrant des collines escarpées, ainsi que nous l'avons déjà écrit, il est des vallons plus profonds que dans d'autres endroits de la contrée.

Nous connaissons également la fange sauvage, traîtresse aussi parfois, que l'on traverse pour arriver dans les imposantes et majestueuses forêts de Saint-Jean qui entourent la belle et somptueuse demeure du comte de Limbourg-Stirum, par-delà la route merveilleuse qui conduit à Samrée puis à La Roche.

Le village de Dochamps apparaît dans le paysage de montagnes d'une extraordinaire sauvagerie et d'un charme très singulièrement prenant avec quelque chose à la fois d'imposant et de fruste.

«On y éprouve, lisons-nous dans «Un coin du Luxembourg» par L. Gofflot, comme une curieuse sensation d'âpreté et quelque chose de l'effet particulier propre aux pays de hautes montagnes. Les hauteurs qui l'entourent sont déchirées, d'une façon très tourmentée, par des ravins formidables dont l'emporte le nom caractéristique de «Fond de l'Enfer».

Deux ruisseaux: «Petites Hez» qui a déjà été cité, est un simple filet d'eau long de 1,8 km et qui se jette dans la «Lue». Il porte aussi les noms de Petites Haïdes et Petit Hez.

«Pont d'Agneûx» a sa source également à Dochamps, se jette dans l'Aisne (parcours 1 km).

Grâce à l'appoint de l'autorail du vicinal Melreux-Manhay, supprimé mais remplacé par l'autobus, on peut atteindre Dochamps très facilement. Dès l'arrêt, il reste à accomplir l'excursion de la montée très raide qui aboutit au village dont l'altitude au seuil de la porte de l'église est de 431 mètres.

Et on peut admirer un panorama grandiose.

Louis Delacollette, un enfant de Dochamps, et qui fut instituteur en chef à Carnières, a publié en 1898, dans le «Bulletin de la Société Royale Belge de Géographie», une note intitulée «La Commune de Dochamps». Il l'a reproduite sous un titre plus long et assez considérablement amplifiée dans les tomes 37 et 38 des «Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg» (années 1902 et 1903).

«Le Journal de Bruxelles» paraît avoir eu, en 1897, la primeur des premières notices de M. Delacollette sur son village.

★ ★ ★

Les dépendances de Dochamps sont: Bellevue, Bonasse (les deux), Freyneux, Laidprangeleux, Lamorménil, Forge à la Plé (dont l'orthographe varie). À part ce dernier hameau, les autres sont déjà cités dans un dénombrement au XVIII^e siècle et en 1823.

Au point de vue historique, Mathieu et Alexis signalent que Dochamps faisait autrefois partie du comté de Montaigu.

Actuellement, il appartient à l'arrondissement administratif et judiciaire de Marche, au canton de justice de paix et au doyenné d'Érezée.

En l'an III, dépendait du département de Sambre et Meuse, au 15^e canton de Clerheyd; en 1819, au district de Marche; en 1822, au 5^e quartier de Marche; en 1828, au canton de La Roche.

La superficie de la commune est de 2.534 ha et elle est située

à 11 km d'Érezée, à 77 km d'Arlon, à une distance de 16,5 km de la station de chemin de fer de Melreux. Il y existe un bureau de poste.



Ferme Quoilin-Detroy à Dochamps.

Au point de vue de la population: en 1793, on comptait à Dochamps même 6 laboureurs, 7 maisons de 1^{re} classe, 21 de 2^e classe et 17 de 3^e classe. Le lieu-dit « Ferme de Laroche », comportant un seul bâtiment, était compris avec Dochamps.

En 1840, 855 habitants; en 1880, 799 habitants, 192 maisons. En 1891, le village est considérablement développé: on compte 89 maisons, 82 feux, 45 granges, 81 écuries. On pourrait ajouter le moulin et son habitation.

En 1932: 600 habitants; le recensement de 1947 nous donne 527 habitants et la commune est dans la classe 1, avec 2 échevins et 7 conseillers. En 1950, 545 hab.; en 1955, presque identique: 544 hab. dont 274 hommes et 260 femmes. En 1960: 519 hab. dont 259 hommes et 260 femmes.

Encore des renseignements et en remontant jusqu'en 1624. D'après un dénombrement des « Faz de Luxembourg », on comptait 3 feux à Dochamps; en 1659, un feu un quart. Un autre dénombrement du XVII^e siècle signale 11 manants, 5 venues, 16 absents, 12 journaux de saïcles ensemencées, 7 chevaux, 6 bœufs, 32 vaches, 26 chiens.

Voici quelques noms de lieux: *Se rapportant à la culture*: « Les Grands Prés – Pré du Seigneur – Vieilles terres – Drî les jardins » – *Situation des lieux*: « sur Domont – Dessus la Wate – Drî li noû manêdje – sur Grandchamps – Drî le banal bois – sur Béthaumont – Devant l'eckmongne – le Haut quartier », etc.

L'ÉGLISE

La plus ancienne église de Dochamps aurait été, d'après des renseignements recueillis, construite en 1644. On pouvait la considérer comme une des plus belles des Ardennes. Elle fut bâtie sur l'endroit occupé par les ruines d'une chapelle détruite par un incendie qui aurait anéanti tout le village en 1628.

C'était l'œuvre des soudards de Maurice de Nassau. En ces temps troublés, le pays était livré aux bandes militaires qui, sous prétexte les uns d'attaquer, les autres de défendre le territoire, commirent les mêmes excès sur les malheureux habitants. Ce qui motiva, écrit Jean d'Ardenne, la réponse faite en 1601 par les Liégeois à l'Archiduc Albert, se plaignant de trouver au pays de Liège autant d'animosité contre ses propres soldats que contre ceux de Hollande: « Nous haïssons d'abord ceux qui nous font le plus de mal. ». Toutes les sentimentalités chauvines ne prévaudront jamais contre des raisons pareilles.

Le village subit donc de grands ravages. Ameutés, les habitants s'étaient réfugiés dans la tour de l'église; plusieurs périrent dans les flammes.

En même temps, disparurent des meubles précieux qui faisaient l'ornement du vieil édifice, ainsi que des antiquités remarquables provenant de Béthaumont. De nombreux habitants s'enfuirent dans le désert du Bois Saint-Jean. Peu à peu, ils revinrent au lieu natal et y rebâtirent leurs chaumières.

Mais l'église de Dochamps a une autre histoire.

Après le désastre que l'on sait, elle fut reconstruite grâce à la générosité de Louis XIV et au dévouement de deux enfants du village de Lamorménil, restés célèbres. Il s'agit des frères Henri et Guillaume Germaux qui furent parmi les premiers adhérents de la Compagnie de Jésus, nouvelle en Belgique. L'un d'eux fut honoré d'un de ces postes de confiance que nos souverains confiaient volontiers aux fils de Saint-Ignace, et à qui échet la charge de diriger la conscience de l'Empereur Ferdinand II. L'autre devint provincial (Tome II de « Deux mille ans d'histoire des Belges », Bruxelles, 1926).

Ces prêtres éminents recueillirent des aumônes pour la reconstruction du temple de Dochamps.

S'étant présentés à la Cour de Louis XIV, le Roy, ayant examiné les plans de l'église, construction simple cependant en forme de croix latine à une nef (patrons Sts-Pierre-et-Paul), fit observer que le projet en question était beaucoup trop beau pour une église de village. Il leur demanda combien de louis seraient nécessaires pour relever l'église. À quoi un des Jésuites, qui fit à cette occasion preuve d'esprit et d'à-propos répondit: « Sire, pour exécuter ce plan, il ne faut qu'un Louis. ».

Cette réponse valut aux solliciteurs un abondant subside. Une inscription rappelant la reconnaissance des habitants se lit dans le chœur de l'église, à gauche.

Les éminents Jésuites moururent tous deux à Vienne: Henri en 1647 et Guillaume en 1648.

Guillaume a laissé des écrits sur Ferdinand II, sur la controverse religieuse et sur la piété.

Le presbytère actuel date de 1874. Il existe des registres de 1646: où sont-ils?

Par suite des faits de guerre 40-45, la vénérable église de Dochamps, au cours des combats dans le nord du saillant des Ardennes, subit de graves dégâts.



L'église de Dochamps.

Citons quelques curés. On cite l'abbé Helmant, originaire de Vaux-Chavanne (1788). Il fut en captivité en Espagne pendant les guerres de l'Empire et rentra au pays en 1814. Curé à Dochamps, il fut successivement désigné aux paroisses de Lavacherie, Malonne et à Lignières.

Hubert Seleck, nommé à Cettury en 1955.

Joseph Jacoby, août 1956, est nommé à Dochamps; était avant curé à Chevrogne. Cité encore en 1961.

Parmi les prêtres originaires de Dochamps, signalons l'Abbé Jaspas de Lamorménil, dont il est fait allusion dans des actes notariés, respectivement de 1748, de 1751 et de 1752 (Archives de l'État, Liège).

R.P. Joseph Picard, O.M., a été supérieur de la maison d'Idiofa (Congo) dès 1931. Il rentra au pays en juin 1957 à bord du paquebot « Mar del Plata ».

Encore un point, d'histoire en consultant Eug. de Seyn. On n'a pu découvrir jusqu'ici, ni l'époque de l'érection, ni celle de

l'abolition de la seigneurie de Dochamps.

L'incertitude dans laquelle on se trouve à cet égard trouve sa cause principale dans la disparition des archives locales lors de la douloureuse catastrophe de 1642.

Par un curieux contraste, cette terre, actuellement si paisible et si tranquille, a été durant des siècles un foyer de guerres et d'agitations pour avoir appartenu aux Comtes d'Ardenne et de Montaigu, aux seigneurs de Rochefort et de la Marck, toutes familles turbulentes qui ont rempli, de leurs noms et de leurs gestes, l'histoire de la Belgique, jusqu'à la fin de la féodalité.



Dochamps en 1942 - Peinture de Marie Piron.

★ ★ ★

Comme on le sait, Dochamps est riche en bois, et en ardoises, et on signale qu'en 1551, la commune a fourni les ardoises nécessaires pour la reconstruction de la chapelle de Saint-Thibaut; la commune de Marcourt avait fourni le bois pour sa part et Hotton, la pierre et la chaux.

On y élève le bétail; l'agriculture est très développée sur ce sol argileux. Le commerce d'écorces fut à certaines périodes très prospère.



Le vieux moulin de Dochamps.

DÉPENDANCES

FREYNEUX - Un village voisin de Dochamps et qui appartient à cette dernière commune; à une altitude de 447 mètres. Il est plein d'attrance pour un centre de villégiature et se trouve d'ailleurs au seuil d'une des régions les plus pittoresques de nos Ardennes. Les promenades y abondent et sont superbes. À citer celle sur «Béthaumont», énorme pyramide boisée qui s'élève à 544 mètres d'altitude et d'où la vue s'étend à plus de 80 km de distance.

De Freyneux, on peut gagner Lamormenil, autre hameau.

Les bois communaux dans la section comportent 200 hectares.

D'après un dénombrement du «Faz du Luxembourg» fait en 1624, «Freyneux» comptait 2 feux. En 1659, on signale un feu



Le village de Freyneux.

et le village s'écrit «Frayneux». Un acte de la paroisse de Lierneux (29 mai 1827) reproduit la même orthographe.

D'un autre relevé du XVII^e siècle, on a recensé: 20 manses, 4 venues, 3 absents, 12 journaux ensemencés, 12 chevaux, 30 bœufs, 42 vaches, 30 chèvres.

Freyneux appartenait au décanat d'Ouffet, paroisse de Dochamps.

Un peu plus tard, on signale 29 maisons, 29 laboureurs, 1 marchand tenant boutique, 1 cardeur, 1 pileur de laine, 1 maçon, 2 menuisiers, 2 meuniers, 3 membres du clergé séculier.

La situation en 1793, d'après E. Tandel, est celle-ci: 3 laboureurs, 4 maisons de 1^{re} classe, 13 de 2^e, 13 de 3^e.

En 1891, on compte 136 habitants, 41 maisons, 41 feux, 27 granges, 34 écuries.

L'église a été restaurée en 1874 et saint Isidore est le patron. Il y eut quelques travaux: réception en mai-juin 1877, orgue 1884, autres 1883, presbytère 1851 qui fut restauré en 1877.



L'église Saint-Isidore de Freyneux.

La paroisse de Freyneux eut à sa tête pendant de longues années, un prêtre zélé et qui s'était rendu populaire dans toute la région : M. l'abbé Louis Lebrun. Il avait une grande influence dans tous les milieux de l'administration, de l'État, de la politique, aussi recourait-on à lui en toute circonstance. Ce prêtre, patriote accompli, à la foi solide, au cœur d'apôtre, doué d'une belle intelligence, fut dignement fêté par ses paroissiens le 27 mai 1901, à l'occasion de son jubilé sacerdotal et de 25 années de pastorat.



Statue de saint Isidore.

Les habitants de Freyneux firent grandement les choses. Ils avaient bien sujet de se réjouir, car leur pasteur était digne de toutes les démonstrations dont il fut l'objet. Arcs de triomphe, salve d'artillerie, fanfares, cortège, décorations, discours, rien ne manqua.

La foule qui participa à la fête fut immense.

Tous les curés du voisinage étaient venus partager le bonheur d'un confrère justement estimé, d'un ami sincèrement aimé. Des personnages de marque étaient au premier rang, notamment le Sénateur M. le Baron Orban de Xivry. M. le Doyen d'Érezée, l'abbé Maréchal, prononça le sermon de circonstance et fit un vif éloge du jubilaire.

Ce fut pour Freyneux une journée mémorable.

M. l'abbé Lebrun était originaire de Vaux-Chavanne. Il fut promu chanoine du diocèse de Namur.

Nous connaissons peu de renseignements au sujet des curés du village. L'abbé Doucet, curé à Rulles (Marbehan) est cité (1953) mais attaché à la paroisse de Dochamps. Le curé actuel est M. l'abbé Meurice, originaire d'Érezée.

★ ★ ★

Quant à l'étymologie de Freyneux, on l'explique comme suit : Eux, comme ois, indique une réunion d'arbres. Freyen, freu, veut dire frêne, comme dans Frainois.



L'ancien presbytère de Freyneux.

BENASSE est un autre hameau. Ou plutôt il en existe deux, le petit Benasse et le grand.

En celtique, nous décomposons par «Be» qui veut dire «petit» d'après M. Delafontaine. Et «nasse» signifie «guide», ruisseau, fontaine, selon Wielems et Desmet. Il s'agit de deux petites sources en ce lieu.

Au XVII^e siècle, on compte 2 maisons, 3 laboureurs. À cette époque, Benasse dépend du décanat d'Ouffet. En 1793 : 1 maison. En 1891 : Benasse occidentale : 8 habitants, 1 maison, 1 grange, 1 écurie. Benasse orientale : idem. Il y a 11 hectares de bois communaux sur la section. Fanges Soka est un lieu-dit.

FORGE À L'APLEZ – C'est l'orthographe actuelle, si nous consultons le petit horaire officiel de la ligne des vicinaux et autobus du Luxembourg. Cependant il a fréquemment varié.

La Forge «à la Plez», comme on l'écrivait alors, fut au XVII^e siècle avec Bergister proche, une résidence de Fraipont. C'est un des coins les plus paisibles et les plus agréables de la vallée de l'Aisne. Une scierie y a remplacé la forge d'autrefois ; ce n'est plus qu'un souvenir. Il reste le charme et la poésie à la fois.

Une jolie route conduit de Dochamps à la Forge à l'Aplez, où elle rejoint celle de Freyneux à Lamorménil vers Amonines. C'est à cet endroit que le petit ruisseau «la Lue» se réunit à l'Aisne.

«Ce serait même là que l'Aisne, lisons-nous dans «Un coin du Luxembourg» par Gofflot, que commencerait réellement son existence propre et prendrait légitimement son nom.

Sur son parcours antérieur, ce ruisseau ou cette branche de la rivière qui descend de la Baraque de Fraiture par Odeigne, porterait plus spécialement le nom de «Ris sous l'eau».

Ce cours d'eau passe entre Freyneux et Lafosse, laisse ensuite Lamorménil sur sa gauche et file à travers un paysage encaissé, boisé et poétique, jusqu'à La Forge à la Plez, laissant encore à sa gauche la ferme de Bergister (la maison du berger, d'après M. Prat).



Le tramway touristique de l'Aisne au Pont de Forge à l'Aplez.

Ce hameau se trouve aux confins extrêmes des communes de Dochamps et de Grandmenil.

Le problème orthographique et étymologique n'est guère résolu. En consultant M. Delacollette, nous extrayons ce qui suit : Forge à la Plé, à Laplez, à la Playe, à la Plaie, tels sont les noms que l'on rencontre le plus souvent.

Selon M. le chanoine Roland, on devrait écrire «Forge à l'Aplait»; Aplait, Aplet, Aplay, etc., signifie «pommeraie» lieu planté de pommiers. Il y a en effet, d'excellents vergers en ce lieu.

Peut-on se fier à l'exactitude de cette explication ?

D'autres orthographes encore : Forge à l'Applée et à Laplé et même Forge Laplé, ce qui pourrait faire croire que le hameau doit son origine à l'habitant fondateur de la forge dénommée ainsi. Il y a quelques années, un poteau portait : Forge à la Plée.

Jean d'Ardenne, dans son «Guide à travers l'Ardenne», donne cette note un peu énigmatique et plein de sous-entendus : «Forge à l'Aplé (à la Plaie) insinue les cartes.»

Certains auteurs ont encore donné une explication assez curieuse, qui tient à la fois de la légende, de l'histoire et du cancan. Il y aurait là-dessous un conte à dormir debout où il serait question d'amour, de rendez-vous et «d'appelé» comme synonyme d'élu. N'insistons pas.

Quelques chiffres. En 1793 on relève 4 maisons, 1 laboureur à Forge à la Plez, qui dépendait de la prévôté et du quartier de Durbuy. En 1891, 3 habitants, 1 maison. En 1793, concernant l'endroit dit «Barrière de Saint-Jean», on comptait 9 habitants pour une maison.



De Freyneux, on gagne **LAMORMÉNIL**, à 445 mètres d'altitude, par où passe la voie. Joli petit village situé au milieu d'une nature étonnamment variée. Des ravins profonds, des collines déchirées, des ruisseaux vagabonds en font un pays âpre, sévère, sauvage, et parfois d'une poésie riante.

Freyneux et Lamorménil s'étagent sur le versant gauche de l'Aisne, et dépendent tous deux, vous le savez, de la commune de Dochamps.

Ce très ancien village s'appelait dès 1317 «Laroumanil»; en 1624, on trouve «Lancormaynil» pour devenir «Lamormagny» et en 1713 «Lamorménil».

Le curieux nom de «Lamorménil», qui signifierait «la maison dans les marais», est expliqué autrement par la légende. Celle-ci raconte qu'au XV^e siècle une peste terrible ravagea l'Ardenne. On ne connaissait aucun remède. Les atteints dont on savait la fin prochaine étaient emmenés dans un endroit indiqué pour y finir leurs jours. Et c'est ainsi que l'endroit qui les accueillit fut appelé «la mort menez», qui est précisément le village dont nous traitons.

Comme on le lira plus loin, la population était au début peu nombreuse et composée surtout de cultivateurs et de



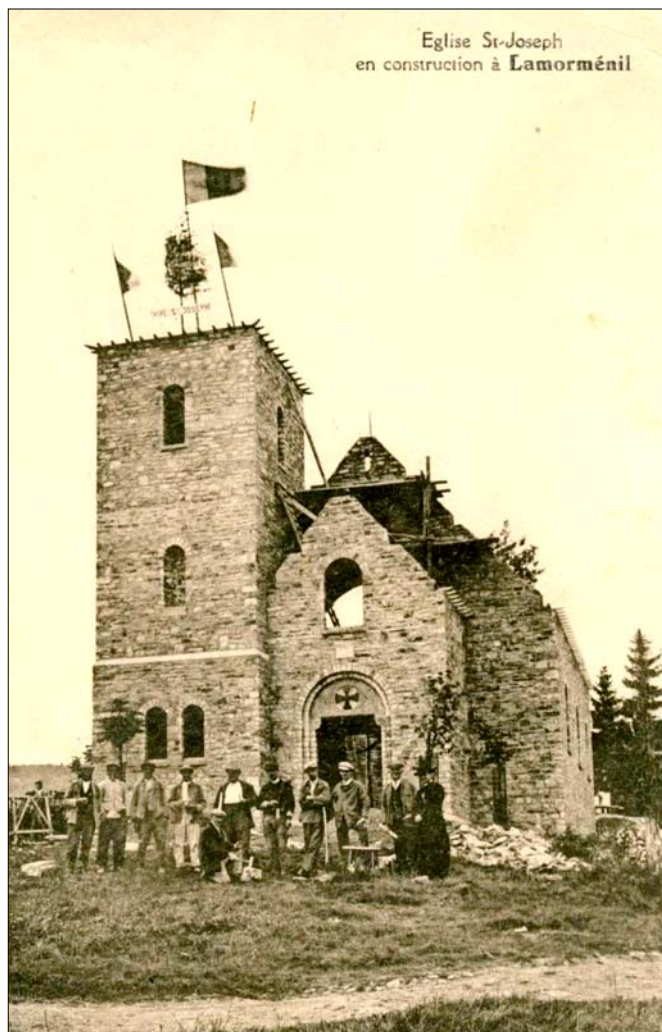
Village de Lamorménil.

bûcherons. «Leur vie était facilitée du fait qu'ils s'étaient mis sous la protection du roi de Bohême et Comte de Luxembourg. Moyennant cette protection, ils s'obligeaient à lui payer chaque année, au jour de la Saint-André, «une géline par feu et une quartet d'avoine».

Mais en revanche, ils avaient «Droit de jouir des bois communaux et tous autres privilèges comme de tirer les bois des bâtiments, agriculture, chauffage, etc. («La Libre Belgique» du 8 juillet 1956, signé M. de M.).

Les étymologistes sont d'accord pour attester que Menil, venant de «manere», est une manse, une métairie. «Mor», «moer» signifie marais. Une ferme construite dans un terrain fangeux, humide. Et on pourrait appeler le village «Au Menil des Marais».

Dans un dénombrement de 1624, on relève à Lamorménil,



L'église Saint-Joseph en construction à Lamorménil.

3 feux. En 1659, un feu. Dans un autre relevé du XVII^e siècle, «Lamormaguez» compte 9 manses, 6 venues, 4 absents, 5 journaux ensemencés, 7 chevaux, 17 bœufs, 23 vaches et 17 chèvres. Le hameau possède 236 hectares de bois communaux. En 1793, 6 maisons de 1^{re} classe, 7 de 2^e classe, 17 de 3^e classe. En 1891, la population s'élève à 191 habitants; il existe 48 maisons, 35 feux, 26 granges, 4 écuries. Jugez de l'évolution.

Les écoles actuelles datent de 1854.

Le hameau possède une jolie chapelle dédiée à saint Joseph et qui a été bénie par Mgr Heylen, évêque de Namur, le 15 mai 1935. L'année suivante, le Doyen d'Érezée, assisté des curés de Dochamps et de Freyneux, procéda à la bénédiction des cloches, l'une donnée par la commune, l'autre par une famille de la paroisse.

On parla beaucoup il y a quelques années de «Dochamps, station Belge de Sports d'Hiver». Il est certain que la région offre sur son pourtour, dans la limite des courbes hypsométriques de 400 à 650 mètres, plusieurs places de sport très accidentées, possédant non seulement des pistes de ski, mais aussi de véritables champs de neige, outre un réseau incomparable d'itinéraires de ski à travers les grandes forêts accidentées de l'Ardenne. On peut totaliser, si on veut repérer et signaler, 100 ou 200 kilomètres de promenades et de grandes randonnées. De belles perspectives pour les sportifs d'hiver. Mais on ne connaît plus les neiges d'antan.

FAITS DE GUERRE

Après une paix relative d'une vingtaine d'années, la guerre est de nouveau à nos portes en mai 1940. Les armées d'Hitler reprenaient le chemin frayé par celles de Guillaume II. En quelques jours, notre pays est envahi. La conquête de nos provinces à peine achevée, les nazis se mirent à en organiser l'administration, c'est-à-dire l'asservissement.

Et l'occupation durait: «L'Ardenne, écrit Louis Wilmet, l'Ardenne mère de vaillance, exultait de sentir en son sein grossir chaque jour une phalange de héros décidés à tous les sacrifices. Généreuse, elle leur fournissait tout ce qu'elle possédait. Au mépris de la sécurité, malgré les sévices de l'ennemi, elle leur vouait son dévouement, le meilleur de son cœur.»

Et c'est ainsi que dans la solitude de ces vallées sauvages, Dochamps eut aussi ses réfractaires, ses hommes de l'«Armée Blanche». Il est des exemples du plus pur patriotisme. Voyez le curé de Devantave, le chapelain de Fisenne et cette pléiade de jeunes gens qui ont écrit une page admirable de la guerre 1940-1945.

Puis vint von Rundstedt.

Tout comme dans les moindres recoins de notre Ardenne, la guerre a semé ses ravages à Dochamps. Les combats qui s'y sont déroulés, tant aux abords immédiats du village que dans les parages, furent surtout, en janvier 1945, des plus terribles.

Pendant six jours consécutifs, un vent fort balayait le champ de bataille montagneux, chassant devant lui une neige fine. Pendant six jours (début janvier), la vaillante division américaine se battit sans interruption aux côtés de la courageuse infanterie, dans la neige de ce pays accidenté. Les soldats n'ont dormi pendant tout ce temps que dans des renardières, sur la paille fournie par l'une ou l'autre ferme solitaire. Ils n'avaient pas de couvertures. Mais après des journées d'après combats, ils atteignirent le village qu'ils délivrèrent.

Mais Dochamps n'a plus d'un village que le nom, après avoir subi un feu d'artillerie de deux côtés.

Toute activité est interrompue pendant un temps sur le territoire de la commune.

Les offices religieux ne sont plus célébrés.

Le 16 janvier 1945, un aumônier catholique américain aménage deux sanctuaires provisoires, l'un à Freyneux, l'autre à



Dochamps est repris par les Américains.

Lamorménil. Le 14 février, il fut possible de célébrer la première fois la messe dans les ruines de l'église de Freyneux, malgré le danger d'effondrement de la voûte et malgré le froid intense. Les restrictions à la libre circulation entre villages voisins sont rapportées.

Privés de pain pendant plusieurs jours, les habitants sont secourus par les Américains. S'ils sont pillards, ils sont aussi généreux. Il y a de beaux gestes de solidarité entre villageois.

Le 27 janvier 1945, départ des derniers Américains, et le curé rentre dans les ruines de son presbytère.

Sans doute, l'histoire de la guerre à Dochamps a été marquée de bien des épisodes. Les vaillants habitants, avec le courage de l'Ardennais, se sont remis à la tâche, à ensemençer pour des épis plus beaux...

LE CARTULAIRE

Parmi le cartulaire relatif à Dochamps, nous avons trouvé:

1011 (25 novembre) – Baldéric II, évêque de Liège, donne à l'église Sainte-Croix de la même ville, pour l'entretien des frères, au chanoine de cette collégiale, l'église de Dochamps, huit courtils à Liège, le lieu-dit «Hamp» (Hampteau), des terres à Heylissen, dans le comté des Steppes et un manoir à Amerive (France).

1317 – Thierry, sire de Walcourt, permet à son fils Thierry de relever du Comté de Luxembourg, les «villes» de Dochamps, Freyneux et Loncin.

1317 (15 novembre) – Thierry, sire de Walcourt et de Rochefort, fait savoir qu'il consent à ce que Thierry son fils reprenne au roi de Bohême, trois villes qu'il tient, à savoir: Dochamps, Ferramak, Lameroulmanil, et qu'il lui en fasse hommage et service avec l'autre fief que lui, sire de Walcourt, tient de lui. Cependant, Mahot, sa femme, en conserve l'usufruit sa vie durant.

1342 (18 avril) – Les maire et échevins, manants et habitants de la ville de Dochamps font connaître qu'ils se sont mis en garde et sous la protection du roi de Bohême et comte de Luxembourg, pour lui, ses pairs et successeurs, eux et leurs biens. Moyennant cette protection, ils s'obligent à lui payer chacun, au jour de Saint-André Apôtre, une géline par feu et un quartier d'avoine, à la droite mesure. d'Ouchamps Gilles vest Douchamps et Guillaume vest de Vielame ont apposé leurs sceaux.

Dochamps a vu naître un de nos constituants de 1830: Théodore Jacques, né en 1793 et qui est mort à Marche plein d'années et de mérites en 1895, à l'âge de 96 ans.

Après avoir fait partie du Congrès, écrit Gofflot, il fut longtemps représentant de Marche. M. Delacollette, l'historien de l'endroit, a raconté quelques traits de sa vie.

«L'Écho de Laroche» lui consacra un article biographique en 1903. Le «Bien Public» en 1892 en fit autant.

«Le portrait de notre constituant n'existe pas, lisons-nous dans «Un coin du Luxembourg». M. Jacques ne s'est jamais fait photographe, c'est ce qu'il écrivait du moins en réponse au «Patriote Illustré» qui s'était adressé à lui pour son premier numéro de 1885. On ne lira peut-être pas sans intérêt un passage d'une lettre écrite par M. Jacques lors d'une lutte électorale très vive, où il fut évincé par M. Jadot, inspecteur de l'enseignement. La lettre est datée du 29 avril 1837 et est adressée au journal «L'Écho du Luxembourg», qui avait méchamment et personnellement pris M. Jacques à partie, lui reprochant particulièrement son origine obscure, d'être «de bas étage».

Voici la réplique de l'enfant de Dochamps. Elle donnera également une idée du ton de la polémique à cette époque. On verra qu'on ne mettait pas précisément sa langue en poche :

«Quoique je n'ai pas l'avantage, écrit M. Jacques, d'être né riche ou noble, ma famille occupait l'un des premiers rangs dans son canton : mon père était conseiller d'arrondissement sous l'Empire, il était depuis 26 ans, chef de l'Administration communale, lorsqu'il est mort en 1820.

» Quant à moi, je tiens à honneur d'avoir été depuis 1814, secrétaire de mairie, instituteur, receveur communal, chef de bureau à l'administration provinciale, puis commissaire d'arrondissement. Le colonel a-t-il honte d'avoir commencé par caporal ? Et «L'Écho du Luxembourg» qui se dit libéral, voudrait-il nous ramener au temps où l'on devait compter ses quartiers de noblesse pour être quelque chose dans le monde ?

» Du reste, dans les diverses positions où je me suis trouvé, je crois avoir mérité l'estime des honnêtes gens : je me suis toujours attaché à connaître mes devoirs et à les remplir ; j'ai conservé ma religion, des mœurs pures, une conduite régulière. Je ne suis pas, moi, devenu un athée, je ne vis pas publiquement en libertinage, et je n'ai pas déshonoré les familles, ni peuplé le pays de bâtards.»

L'auteur souligna spécialement cette dernière phrase. Vraiment, il ne mâchait pas ses mots.

Signalons que Louis Banneux, l'auteur bien connu, le fin folkloriste, s'est marié à Dochamps, et il aima y passer des jours de vacances. On doit à Louis Banneux d'intéressants ouvrages : «L'Âmes des Humbles», «L'Ardenne mystérieuse», «L'Ardenne superstitieuse», etc.

Nous avons déjà donné des renseignements au sujet des frères Germeau, natifs de Lamorménil. Nous complétons pour Guillaume, né le 29 décembre 1570. Ainsi que nous l'avons dit, il est mort à Vienne le 22 février 1648. Il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus le 5 février 1590 dans la province d'Autriche. Il professa la philosophie et la théologie à l'Université de Graz et fut proclamé docteur dans ces deux facultés. Il exerça les fonctions rectorales au Collège de cette ville (1614-1621), puis au Collège de Vienne (1623-1637), où il eut la direction de la maison, professa ensuite à l'Université, pour être élevé enfin au Provincialat d'Autriche.

Guillaume Germeau sut inspirer une telle confiance à l'empereur Ferdinand II, qu'il devint comme on sait, son confesseur dès 1524, après la mort du P. Martin Decan, et fut initié à tous les secrets d'État. Comme l'a proclamé un homme qui a vécu dans son intimité, le P. Nicolas Arancin, c'était une intelligence au niveau des plus grands tous, et pourtant il eut beaucoup d'ennemis, qui ne lui rendirent justice qu'après sa mort. En grande faveur auprès de la noblesse viennoise, sa haute sagesse le fit chérir et vénérer de son souverain.

Mais, s'il déplut à beaucoup pour le pouvoir qu'il eut auprès des grands ; il put à la fin de sa vie se rendre ce noble témoignage : «Je n'ai jamais donné un conseil dont j'aie à me repentir à l'heure de ma mort.»

Dieu sait pourtant à quelles perplexités et à quelles angoisses

la Cour de Vienne dut être livrée durant les premières années de la Guerre de Trente Ans, puis à l'époque de revers, quand Gustave-Adolphe mourut sur les champs de bataille et enfin quand Wallenstein fut accusé de trahison.

Guillaume était pour Ferdinand II le véritable ministre des affaires ecclésiastiques et il faut aller jusqu'aux Pères Lachaise et Letellier pour retrouver une telle influence sur la conscience et l'esprit d'un souverain. Il contribua beaucoup, comme le dit Paquot, aux grands desseins que ce prince exécuta, en faveur de l'église catholique. La Société de Jésus doit, à la libéralité de l'un et aux soins de l'autre, l'établissement de plusieurs maisons, collèges et séminaires qu'elle possède en Autriche et en Bohême. Le Collège académique de la Compagnie fut même, grâce à lui, incorporé dans l'antique Université de Vienne.

Dans «Biographie Nationale», nous trouvons des renseignements au sujet de son frère Henri. «Né à Lamorménil également en 1596, est décédé à Vienne le 26 novembre 1647. Il entra lui aussi à la Compagnie de Jésus en 1617. Il consacra trente ans au devoir du saint ministère. Une faiblesse dans les jambes l'obligeait à rester au logis ; il dut renoncer à la prédication et au confessionnal pour se confiner dans le travail de cabinet. Il traduisit du français de nombreux ouvrages. Les deux frères Jésuites sont en fait les auteurs d'œuvres remarquables et nombreuses.» Et c'est justice que nous évoquions le souvenir de ces éminents concitoyens de Dochamps.

Depuis 1949, il fut question de la construction d'un barrage à Freyneux. Il était prévu que ce barrage aurait 190 m de long et haut de 20 m. Le lac artificiel couvrirait 9 hectares et contiendrait huit cent mille m³ d'eau. On estima que l'ensemble se monterait à 100 millions de francs, le lac alimentant septante-cinq villages, groupant 20.000 personnes environ.

Ce n'est pas le seul barrage envisagé en Ardenne. Il y a du pour et du contre et des protestations sans aucun doute. Nous ne mêlerons pas de ces controverses.

L'ARDENNE, c'est notre sol. Nous sommes peut-être accoutumés d'aller très loin chercher la beauté. Voyageurs altérés, nous ignorons la source sous nos pieds. Cette partie de l'Ardenne dont nous vous avons entretenu est particulièrement chatoyante.

Elle est digne d'être visitée.

L'excursionniste qui n'a pas sa «petite voiture» peut se confier au vaillant autobus de la ligne Manhay-Melreux qui dessert Grandmenil, Dochamps, Forge à la Plez, Amonines, Blier, etc. Il ne le regrettera pas !

Grandmenil

En suivant la route de Marche-Érezée passant au hameau de Briscol, et entreprenant la montée à travers le «Bois du Pays»,



Le village de Grandmenil (Patrimoine architectural et territoires de Wallonie).

on remonte le village de Grandmenil. Village aux toits d'ardoises, calme, sans mélancolie cependant. Dans les parages, c'est une suite de bois, de collines mollement déclives, des sapinières âpres, des bouquets de genêts qui font en leur saison des cascades d'or sur les coteaux. Et ce sont des bruyères qui enveloppent les bosses des collines. En outre ici, il existe une faune très riche. C'est le rendez-vous des pêcheurs et des chasseurs.

Grandmenil! Menil, Mesnil, Moinil, Mainil, Mos, cela vient du bas latin mansus ou mansa, signifiant métairie. Le mot Grand est employé dans le but de distinguer cet endroit des autres «Menil» qui sont nombreux en Belgique, tant en localités, qu'en lieux-dits, et à cause de l'importance des constructions. L'étymologie de Grandmenil est donc: grande demeure, ou grande ferme. Au reste, le nom rappelle une origine féodale.

Le village a été brûlé jadis par les Sarrazins et peut-être, est-ce pour rappeler cet événement historique, écrit A. Jacoby, originaire de Grandmenil, qu'un endroit s'appelle «Li mâle Mèlève», ou aussi et plus simplement pour qualifier la stérilité du sol, comme le firent nos ancêtres.



Chaumière ardennaise à Grandmenil.

En patois, cela veut dire «mauvais pommier» ou «pommier sauvage». Quoi qu'il en soit, les soldats de von Rundstedt y ont renouvelé les sinistres exploits des bandits du moyen âge.

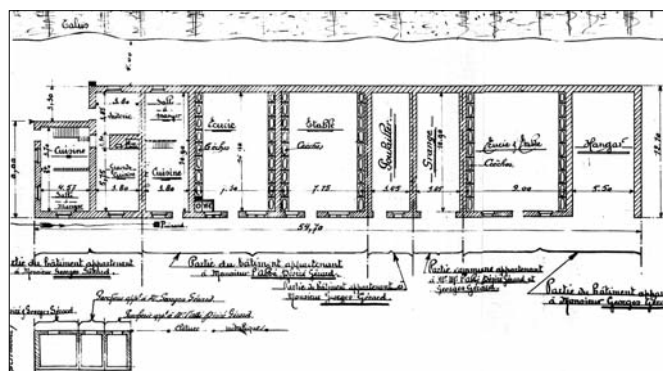
Grandmenil appartenait au Comté de Durbuy.

Quant aux dépendances de la commune, elles sont: Basse Monchenoul, nom qui a pour racine «frêne et ullus». «Oul», signe diminutif. Il s'agit de petits chênes d'une haie à écorces.

Le hameau de **Bergister**, en wallon Berzistèt, mot qui vient de «Stet», «Stat» ou station. Avec G. Kurth, dans son livre «Frontière linguistique», Ster devient une étoile et Bergister, par exemple, deviendrait l'étoile du berger. Ster, d'après un autre auteur, viendrait du gothique Stohs signifiant «place ou établissement». Et on signale que le sens serait «Réunion de bergers ou simplement maison du berger».



L'ancienne ferme de Bergister.



Plan de la ferme de Bergister.

Auguste Vincent donne ces détails: «Ster», terme fréquent; origine encore discutée veut dire probablement «lieu, endroit». Voilà des opinions bien divergentes. En face d'une telle diversité d'interprétation, que faut-il conclure?

«La Fourche» est un lieu-dit au croisement de plusieurs chemins. Au sujet de la «fourche», on a nommé parfois en ce terme le petit village de **La Fosse** ou Lafosse, qui dépend de la Commune. Il est poétiquement assis en face de Freyneux, de l'autre côté de l'Aisne, et joint également Oster, de la commune d'Odeigne. Un peu surélevé au-dessus de la rivière, il paraît cependant légèrement enfoncé dans une espèce d'accident de montagne, noyé aussi dans des bouquets d'arbres et laissant à peine percer le bout d'un clocheton de chapelle, bien suffisante pour 20 à 25 foyers. Pendant tout un temps, la chapelle fut privée d'un chapelain. Les habitants, lésés sur ce point, entreprirent des démarches qui furent couronnées de succès. Ceci se passait en octobre 1937. M. le Doyen d'Érezée installa solennellement l'Abbé Simon, curé retraité, le 17 octobre de la même année. En 1951, on y effectua des travaux de réparation importants, car l'édifice subit des avaries comme tant d'autres dans la région, triste souvenir de l'offensive allemande de nos Ardennes.

Lafosse paraît assez bien porter son nom, quoiqu'il ne soit pas certain qu'on n'en doive trouver l'origine dans l'existence d'un ancien fourneau qui a laissé, près du «moulin de Lafosse», un énorme tas de scorie devant contenir encore beaucoup de fer jusqu'en 1874. Celles-ci ont été d'ailleurs presque intégralement vendues il y a quelque septante ans, à raison de 8 F les mille kilos sur place. M. Prat cite Lafourche comme étant le nom primitif du village de Lafosse (un archéologue luxembourgeois, qui en a d'ailleurs trouvé bien d'autres).

Les chemins convenables ne sont pas nombreux dans cette petite agglomération reculée. C'est encore dans toute l'acception des termes, un petit coin du bon vieux temps.

«Quand je revois Lafosse au pied de l'Aisne murmurante,



Intérieur de la chapelle Notre-Dame de la Salette à Lafosse.

écrit A. Gofflot, dans la tranquillité de ses bouquets d'arbres, dans la majesté paisible de son paysage de montagnes environnantes, dans l'isolement poétique de cette nature sauvage, mon souvenir va directement aux belles heures que j'y ai passées.»

La chapelle de Lafosse a été construite en 1866; elle est dédiée à l'Immaculée Conception. Notre-Dame de La Salette y est aussi l'objet d'une dévotion spéciale.

«À Grandmenil, écrit A. Jacoby, natif du village, les panoramas se succèdent: la verdure sombre s'éclaire des collerettes blanches des stellaires ou rougit d'un «troquelet» (grappe) de fraises des bois; des myrtilliers s'accrochent aux talus; de temps en temps, un fourré où se hérissent les houx, les mûriers et les genévriers; parfois aussi, une éclaircie permet d'admirer le ruisseau, qui malgré les broussailles et les cailloux, continue inlassablement sa route vers l'Aisne qui l'attend à Deux-Rys.

» Par les jours ensoleillés, on croirait que toutes les fauvettes, tous les pinsons, tous les linots des alentours se sont donné rendez-vous.

» Puis c'est la traversée d'une immense hêtraie plusieurs fois centenaire. La splendeur des hêtres, la forme sinueuse de la gorge où serpente toujours le chemin, rappellent les Petites et Grandes Floss de la forêt de Soignes. L'endroit a la solennité d'une cathédrale.»

Les communes circonvoisines sont: Amonines, 9,5 km; Dochamps, 9 km; Érezée, chef-lieu de canton auquel appartient Grandmenil, 8 km; Harre 8,5 km; Malempré, 5,5 km; Mormont, 7 km; Odeigne, 5 km; Vaux-Chavanne; 3,5 km; La Roche, 20 km; la station de Barvaux est à 16 km; appartient à l'arrondissement administratif et judiciaire de Marche, 27,5 km.

La route de Manhay passe l'Aisne et s'élève sur la rive droite en vue de Mormont, le long du ruisseau du «fond de Menil» jusqu'à Grandmenil, où elle rejoint celle qui vient de Hotton et d'Érezée. Les deux routes réunies atteignent Manhay, croisement important, dans une dépression étalée entre Grandmenil et Vaux-Chavanne.

«Grand Mesnil» en Ardenne, orthographe trouvée dans un ouvrage de 1889.

En remontant le cours de l'Amante, on rencontre à moins d'un kilomètre du village, les ruines d'un ancien fourneau à fondre le minerai de fer. On y voit en effet les ruines d'une ancienne ferme qui doit avoir eu une certaine importance. Le lieu-dit «Ru d'bawia» rappelle les installations primitives. C'est de là que serait venu le nom du ruisseau. En effet, «bawia» en dialecte du terroir signifie «babillard» et sans doute devait-on entendre résonner au village assez proche, les bruits des ateliers établis en ce lieu.

La métallurgie du fer, les forges trouvaient sur le sol luxembourgeois en général et en grande abondance, le minerai, le combustible et l'eau, c'est-à-dire la force motrice nécessaire à cette industrie.

Dans l'histoire, on apprend que Grandmenil a été brûlé par les Sarrasins et souvent en creusant le sol on trouve des traces d'anciennes habitations.

Au XVI^e siècle, il existait un château, berceau d'une branche de l'ancienne famille, les de Lierneux, famille qui, par ci par là, a encore des ramifications. Le château a été détruit par les troupes de Nassau qui firent parler d'elles dans la région jusqu'au pays de Stavelot.

Dans un cirque de sapins sombres est le chalet de Grandmenil, ancien pavillon de la famille Piedbœuf.

Quant à l'église, de style gothique pur du XIII^e siècle, une des plus anciennes de la contrée, elle est très remarquable et subit aussi les méfaits des guerres. Elle fut brûlée en 1636 par les Hollandais. En 1890, elle reçut une transformation importante, embellie grâce aux généreuses donations de l'Adminis-



L'église Saint-Maurice et Compagnons à Grandmenil début 1900.



Intérieur de l'église.

tration communale et de ses fidèles administrés.

Puis la campagne sinistre de von Rundstedt sema à nouveau des ruines et des désastres. L'église, qui faisait l'orgueil de la paroisse et de tous ceux qui la connaissaient, en souffrit beaucoup. On songea en 1951 à la réfection de l'intérieur, peinture, placement de vitraux dus aux talents des artistes peintres Thérér U. de La Roche et Gobert E. de Bruxelles.

Un nouveau système de chauffage fut adopté. En 1953, les travaux étaient virtuellement terminés.

«Le cimetière de Grandmenil ne se trouve pas, comme la plupart des nécropoles ardennaises, autour de l'église, mais en face de celle-ci. C'est là pourtant que se trouvait l'ancienne église dont le titulaire était déjà saint Maurice. Exactement à l'endroit du chœur du vieux sanctuaire se trouve le monument funéraire de l'abbé Henri Bonjean, décédé le 8 août 1898 et que la paroisse a longtemps pleuré. Rarement en effet, on connut de plus saint prêtre et jamais l'Ardenne n'en connut de plus pauvre, tant il était bon et généreux.» (Touring Club)

Pour en revenir aux faits de guerre, signalons qu'en 1914 Grandmenil fut occupé par des patrouilles allemandes dès le 4 août 1914. Le 17 août, un villageois est tué en revenant d'Érezée. Trois maisons ont été incendiées et une somme de 5.000 francs fut exigée à titre de rançon pour que tout le village ne fût pas brûlé.

Septante-trois hommes de Grandmenil et de Manhay furent arrêtés le 18 août. Cinquante-sept furent conduits en Allemagne d'où ils revinrent à des dates diverses (1914 à novembre 1915).



Grandmenil - Monument aux prisonniers français 14-18, ancien cimetière.

En septembre 1944, le village fut incendié presque à moitié par les nazis en déroute, l'offensive des ruines. Quant au petit village-carrefour de Manhay, il n'existait plus que sur la carte après l'offensive de von Rundstedt.

Le 23 septembre 1945, Grandmenil fêta avec éclat ses prisonniers et ses combattants qui se sacrifièrent afin que la Belgique soit libre.



Plaques commémoratives aux Morts des deux Guerres à Grandmenil, église.

★ ★ ★

LA FOSSE ou Lafosse, une dépendance de la Commune de Grandmenil, est située à 2,5 km au sud de ce village. À l'abri de la colline et du Bois de Chamont, Lafosse groupe ses archaïques maisons aux toits d'ardoises et aux murs crépis à la chaux. Ce hameau possède une école et une chapelle. L'abbé Philippe y exerça son ministère. Né en ce lieu le 3 octobre 1818, il fut ordonné prêtre en 1846; curé à Commanster jusqu'en 1860, il fut alors transféré à Givry, un petit village du canton de Sibret, non loin de Bastogne; il desservit cette paroisse jusqu'à l'heure de sa retraite, qu'il prit en 1898, pour retourner dans son village natal, Lafosse. L'abbé Simon fut également chapelain et installé par le Doyen d'Érezée le 17 octobre 1937.



Brocante à Lafosse en 2009.

La chapelle a été construite en 1866 et dédiée à l'Immaculée Conception. Notre-Dame de La Salette y est aussi l'objet d'une dévotion spéciale.

Un chalet a été construit sur un des hauts sommets, et d'où l'on jouit sur tout le pays d'une vue très étendue.

«J'ai gardé d'une de mes dernières visites à Lafosse, un souvenir parfumé, une vision de rêve, une impression d'archaïque beauté et une image particulière du bonheur, dont je vous donne tout au moins une légère idée.» (Gofflot, dans un «Coin du Luxembourg»).

CHÊNE-AL'PIERRE

Ainsi nommé peut-être à cause d'un monument druidique, à cinq kilomètres au nord de Grandmenil. La grand-route d'Aywaille vers la Baraque de Fraiture par Manhay traverse le hameau du nord au sud.

Il égrène ses quelque vingt maisons basses à la sortie des sapinières du «Coin du Bois».

«Une vingtaine d'habitations composent le village de Chêne-al'Pierre, lequel forme également la paroisse. Celle-ci est desservie par une petite église en style roman, dont le mobilier rustique, paré de naïves statuetstes, est bien dans le genre de ces archaïques sanctuaires de campagne. Elle est entourée d'un petit cimetière où d'humbles croix rappellent les noms des principales familles de l'endroit: les Lespagnard, les Habran, les Labasse, les Rouxhet, les Chevolet, les Derrieux, etc.» (Ch. de Grandmont).

Le poète liégeois Marcel Launay lui a consacré un petit poème wallon dont voici la traduction:

«La petite église de Chêne-al'Pierre, où j'allais prier quand j'étais enfant, étend les jours de mai, sur les croix du cimetière, l'ombre de ses murs arc-boutés. Du côté de la bise et du grand vent, les fructifiants hêtres plantés en rang s'élèvent tous au-dessus du clocher comme pour le garantir des bourrasques.

» Le dimanche, quand la cloche sonnaïlle messe avec les répons, les chrétiens des environs causent d'attelages et de cou-



pes de bois, tout en gagnant la petite église de Chêne-al'Pierre.»

Le curé Pierre de la paroisse fut l'auteur de quelques chansons, vieux airs du pays où revit toute la douceur de la vie d'antan, qui nous transportent si loin dans le monde de nos souvenirs.

Le 23 août 1914, onze habitations de Chêne-al'Pierre furent la proie des flammes, sous prétexte qu'elles abritaient des francs-tireurs, et Manhay eut le même sort en 1944 lors du retour offensif des troupes de von Rundstedt.

Le 29 janvier 1943, l'abbé M. Villers, curé à Chêne-al'Pierre, était arrêté par la Feldgendarmarie de Marche. Il avait osé protester le dimanche 24 janvier contre une soirée de danse et de beuverie avec l'ennemi, soirée tenue dans un café de la paroisse. Il fut dénoncé audit café à des soldats allemands y hébergés. Condamné à quatre ans de travaux forcés, il fit 28 mois d'affreux bagne nazi. Cette affaire eut son épilogue devant le conseil de guerre siégeant à Marche, en janvier 1946.



Chêne-al'Pierre - Monument aux Morts et aux Combattants des deux Guerres.

L'abbé Villers est actuellement curé à Melreux ; il remplaça l'abbé Bosquier, ancien curé de Grandmenil. En 1949, l'abbé Demoitié fut nommé à Chêne-al'Pierre. L'abbé Nicolas Séleck, ancien curé à Chêne-al'Pierre et à Grand-Han, est décédé le 20 février 1963.

La cerise est dans la région, le privilège de Chêne-al'Pierre et c'est là, à l'instar de Housinne, qu'on la fête dans la bonne humeur et la simple cordialité, habituelles aux réjouissances wallonnes. Ma foi, les rites n'ont rien de païen et rien encore de strictement folklorique. C'est une fête « à manger ». Il faut donc, en cette occasion, savoir absorber et ne pas vous faire remarquer en prétendant d'inadmissibles gastrites. Joyeuse journée, on chante et les belles en ce temps des cerises « auront la folie en tête et les amoureux du soleil au cœur ».

Il est de pittoresques traditions sur les hauts plateaux de l'Ardenne.

★ ★ ★



Chêne-al'Pierre - Le château.

PERSONNALITÉS

Joseph Jacoby, écrivain militaire et conteur folkloriste, lieutenant-colonel d'infanterie, est né à Grandmenil en 1878. Polémiste fécond qui, en 1903, débute dans « L'avenir du Luxembourg » et dans « L'Action Catholique » sous le pseudonyme de J. Bahou. En 1905, il publie dans le « Florilège » que vient de fonder le docteur Baland et dans « L'Avenir du Luxembourg » sous le pseudonyme « Le Vêcheux », des contes et légendes du folklore ardennais. De 1907 à 1911, après y avoir également publié des contes d'Ardenne, collabore à « La Dépêche » de Liège sous le pseudonyme de G. Maguy. Il y mène une ardente campagne pour la création d'un corps de Chasseurs Ardennais, destiné à défendre le Luxembourg en cas de guerre franco-allemande, ainsi qu'en faveur du service de huit mois. Entre-temps, « La Belgique militaire » est fondée. Il y publie : « La défense de la Haute Ardenne au XVII^e siècle », récit historique à tendance pour justifier la résurrection des Chasseurs Ardennais, et une série d'autres articles intitulés « Les maladies militaires » où il ridiculise les manies des anciens militaires de l'époque. Pendant la guerre, qu'il fit d'un bout à l'autre au 6^e de ligne, et après celle-ci, il publie dans « Le Courrier de l'Armée », de nombreux articles, ainsi que dans le journal « Notre Belgique » fondé en 1916 par les abbés Leloux (Leusch) et Gribomont. (Extraits du Dictionnaire des écrivains belges par E. de Seyn).



Vint la guerre 1940. Il fut arrêté pour activités en faveur des Alliés. Conduit en captivité en Allemagne, il mourut en 1943, âgé de 65 ans, au camp de Buchenwald.

Le nom du colonel Jacoby est frappé dans une plaque apposée par l'Amicale des Écrivains Combattants et Résistants de l'U.F.A.C., 65, rue de la Régence, à Bruxelles (1949).

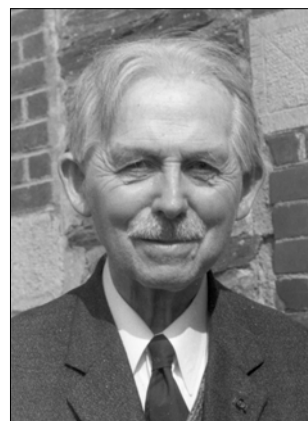
D'un éloge fait à sa mémoire, nous retenons ce qui suit : « L'héroïsme de nos Belges appartient aux fastes de la guerre. Il s'incorpore à notre histoire nationale. Qui connaîtra le secret de leur mort. Le colonel Jacoby, c'est une force cachée mise au service de la Patrie. En face de tels exemples, les âmes s'éveillent et exaltent leur courage. Nos morts ne peuvent nous rester insensibles. Puissent leurs âmes révélées aux nôtres, y garder la foi de nos pères, le culte de l'idéal. »

Le grand-père maternel de Joseph Jacoby, Jean-Joseph Lierneux, mort en 1892 à l'âge de 97 ans, devait descendre de la souche Jean de Lierneux, écuyer, châtelain de Harzé, seigneur d'Hébronval, qui passa en 1600 à la famille De Barz et par elle à la famille de Blier. (Voir Fisenne, monographie. Annales d'Arlon, 1924-25 : de l'abbé Gustave de Bry qui fut curé de Mormont.)

Le major **Adolphe Jacoby**, frère du précédent, habitant Sainte-Croix-lez-Bruges.

Il a fait la guerre 1914-1918, successivement aux 26^e, 6^e et 16^e de ligne. En 1940-1945, il a servi au 54^e de ligne avant une captivité de 5 ans.

Chercheur, délicat écrivain, chroniqueur, il s'est beaucoup intéressé à l'Ardenne. (Voir Bulletin du « Touring Club » - « L'Avenir du Luxembourg »). En 1953, il publia une



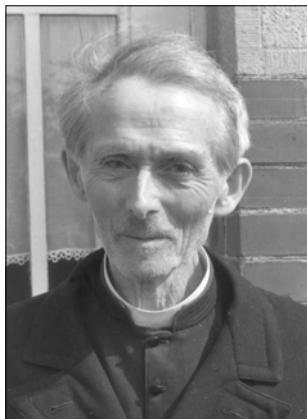
plaque : « Derrière les barbelés » où il nous parle non sans critiques, mais énoncées avec tact, éveillant notre curiosité de la vie dans les camps de Colditz, Eishatt, Fischbeck, Neuhandebourg et Preuzlau. Au cours de la dernière guerre 1940-1945, lui aussi a été en captivité.

Il est l'auteur d'autres œuvres de caractère militaire : « Ouvrez le ban ! », « Garde à vous ! », « Saluez ! » et « Au drapeau ! ».

Il aime « sa terre natale », y trouve plaisirs, enseignements, délicats souvenirs.

Son frère jumeau, **Prosper Jacoby**, est curé à Freux, et ce depuis 37 ans (en 1969). Il a été successivement vicaire à Champplon-Waha et curé de Clairière sur Semois. Né en 1883, il a été ordonné en 1914. →

M. l'abbé **Émile Jacoby**, né à Grandmenil le 30 août 1880, ordonné prêtre le 21 décembre 1907. Il exerça son ministère dans différentes paroisses (chapelain de Ville-My, Remichampagne, Hompré et curé de Romerie de 1915 à 1919), avant de s'établir à Bohan-sur-Semois en 1919 et enfin à la paroisse Saint-Jean-Baptiste à Namur.



Écrivain de talent, il a publié de nombreux articles folkloriques sous le titre « Vieilles Ardennes » dans « L'Avenir du Luxembourg » et dans la revue « La Terre Wallonne » sous le titre de Remychampagne. Dans son livre « Un coin du Luxembourg », Louis Gofflot, originaire d'Érezée et qui fut juge à Arlon, en parle déjà à plusieurs reprises. Cet ouvrage a été publié en 1912 chez l'éditeur Lamberty à Bruxelles.

Le 2 février 1961, à la suite d'un accident d'auto à Bovigny, l'abbé Jacoby fut tué sur le coup. Namur a perdu une de ses figures les plus attachantes.

À ce propos, « La Libre Belgique » du 15 février écrit : « C'était le « bon curé » de Saint-Jean, un poète sensible qui maniait avec bonheur le patois local. On se souviendra longtemps à Namur des sermons en wallon qu'il prononçait en certaines circonstances, lors des fêtes de la Wallonie notamment. Il savait, avec les mots du petit peuple qu'il aimait, donner à ses prédications, une résonance qui ne laissait personne indifférent.

» Sa charité était également bien connue. Toujours disert, toujours jovial, M. l'abbé Jacoby se penchait sur toutes les misères, s'intéressait à tous les malheurs et il laissait toujours parler son cœur. Mille anecdotes à ce sujet circulent à Namur.

» Le « bon curé de Saint-Jean » est resté toute sa vie fidèle à sa foi et à sa vocation de prêtre. La population de Namur conservera de lui un souvenir auréolé de la bonté. »

Une plaque commémorative rappelant la mémoire de l'abbé Jacoby a été apposée sur l'église Saint-Jean Baptiste à Namur et inaugurée le 18 septembre 1961. Elle porte ces vers de l'écrivain Frédéric Masson :

*Il n'avait rien et il donna tout.
Il souffrait et il riait.
Tout homme était son frère et il l'aimait.*

Et en dédicace ces mots :

« À la chère et attachante mémoire de l'abbé Émile Jacoby, le bon curé de Saint-Jean de 1935 à 1961. »

Dans son discours inaugural, feu l'académicien Joseph Calozet a déclaré : « Il vivait dans son petit village perdu dans un coin du Nord des Ardennes luxembourgeoises. Il venait au séminaire de Bastogne apportant dans sa jeune mémoire les contes mystérieux et tragiques qui circulaient en ce temps-là dans l'étendue des bruyères et des forêts proches de son village natal. Je le revois, il y a 63 ans de cela, ce brillant élève de poé-

sie, commentant à la fête de saint Joseph, en un discours plein de fleurs le « Justus ut palma florebit ». Je le revois ce rhétoricien déclamant une ode qu'il avait composée en l'honneur du pape Léon XIII... Ainsi aussi longtemps qu'il y aura, a écrit « Vers l'Avenir », des Wallons pour chanter et aimer « Li vî clokî d'Sint-Jean », le doux souvenir du bon curé de Saint-Jean fleurira dans le cœur des Namurois. »

Parmi les prêtres ayant exercé leur ministère à Grandmenil : Walthi de Foyd est cité comme chapelain, à propos d'un acte du 30 juillet 1538, relatif à la mairie de Bastogne ; A.H. Léonard fut vicaire en cette paroisse pendant 10 ans, en 1779 et en 1788 ; J.M. Dranwy, ancien vicaire pendant deux ans, exerça les mêmes fonctions à Les Tailles en 1782.



Maison natale des Jacoby à Grandmenil.

Les PONCELET. Un Poncelet, Alphonse, fut vers l'année 1892 un des pionniers de Léopold II, dans l'État indépendant du Congo. Une place à Grandmenil, le long de la route qui mène à Manhay, porte son nom. Un de ses ancêtres avait été sergent (lieutenant) sous le règne de Marie-Thérèse et c'est ainsi que pour désigner la famille Poncelet on dit encore à Grandmenil « Mon l'sergent ».

Nous avons lu quelque part qu'un membre de cette famille de Grandmenil était surnommé le « Corbéal » (Corbeau d'Anthisnes).

Les Poncelet vinrent un jour à Grandmenil vers 1750, avec les de Heid (Delhez) ; par la stature et le physique, écrit un auteur, ils s'apparentaient aux de Lierneux, aux Paquay. Ils partagèrent leurs biens entre des cousins revenus du pays d'Enneilles et du Condroz.

Le vieux village de Grandmenil appartenait à trois ou quatre familles, plus les biens de la cure.

Les LAMY. Jean Émile Lamy, adjudant de gendarmerie pensionné, a été pendant de nombreuses années député permanent et bourgmestre de Grandmenil. Il fut le digne successeur de son oncle Devahive qui fut pendant plus d'un quart de siècle le renommé mayor de cette commune qui, outre Grandmenil, comprend les villages de Chêne-al-Pierre et de Lafosse.

Léon, le frère du précédent, qui s'engagea en même temps que Joseph Jacoby à l'école régimentaire du 12^e de ligne à Bouillon, a été consul général de Belgique à Rome. Il est enterré au cimetière de Grandmenil.

Sa sœur Sylvie, épouse du gros marchand de bois Sadzot dont la scierie connue est actuellement dirigée par le fils, a fait construire à la Forge à la Plez une belle chapelle dédiée à Notre-Dame des Sept Douleurs.

Le fils aîné d'Émile Lamy (**Albert Lamy**) est ingénieur principal des Eaux et Forêts à Dinant et président de l'association « Les Amis de la Vallée de l'Aisne ». Il a succédé, au journal « Le Soir », à l'écrivain Adrien de Prémoré, où il signe ses chroniques de « Forestier ».



La sœur de celui-ci, Alice, assistante sociale, a fait transformer la maison paternelle en un magnifique home qui s'appelle le «Foyer de l'Amitié». Cette demeure a été restaurée suivant les données de l'architecte gantois Hogge et a été reprise par la Société des Filles de Marie. Ce foyer est destiné à des œuvres de jeunesse, soit en servant à des séances d'information religieuse, des réunions pour fiancés, des retraites, etc. C'est aussi une maison de repos. Il se compose de 14 chambres, d'une aumônerie, d'une chapelle, d'une salle de réunion, ainsi que tous les complexes nécessaires à une vie autonome. Il est géré par M^{lle} Delwaide de Liège.

La famille DELVAUX. Restée veuve avec six enfants en bas âge, Clémentine Delvaux a courageusement et bien péniblement parfois, car à cette époque-là il n'existait pas d'allocations familiales, élevé sa famille. L'aîné des fils, Auguste, est revenu il y a quelques années du Canada où il était parti comme menuisier en 1912, avec un de ses fils prêtre qui venait suivre des cours de théologie à l'Université de Louvain (ndlr: nous sommes en 1969).

Le troisième fils, Jules, de la Compagnie de Jésus, est mort il y a quelques années comme missionnaire aux Indes.

L'aînée des filles, Pauline, toujours en vie, est la dévouée ménagère de M. l'abbé Samray, curé de Bovigny. Elle a plus de 80 ans.

La seconde des filles, Odile, a eu son jeune fils étudiant fusillé comme Résistant par les Allemands à la citadelle de Liège en 1944.

Emmanuel, le plus jeune des fils, né en 1894 et ordonné prêtre, a été successivement vicaire à Érezée, chapelain à Biron, curé à Amonines, Mormont et à Mabompré où il est mort vers 1965.

Les le LONCHAY, ayant souche à Vaux-Chavanne, avaient un flanc, redevance des Arenberg, où il avait existé un vieux château.

Les PAQUAY, alliés aux PONCELET, avaient un autre. La ferme de Bras, tout l'Est, les Coreux, drî la cour, etc., leur appartenait.

Les le CART, autre famille de Grandmenil. Le «le» paraît-il, vaut le petit «de»: il désigne un seigneur.

Les DOSTER. Vers Grandhan, on relève un d'OSTER, baron quelque part. Tout cela cousine avec les de LIERNEUX.

LEBOUTTE. La maison des Leboutte est attenante à la souche générale. Un de ces Leboutte est officier dans la suite générale dans les armées de Napoléon, puis de Léopold 1^{er}. Ceux-ci devraient être parents avec les de Bra et les de Blier.

On a trouvé des taques dans les vieux logis, relatives à ces familles. Ces vieilles parentés s'unissent et s'enchevêtrent comme des ramilles sous bois.

Les de LIERNEUX. On pourrait sans doute dire beaucoup de cette noble famille ardennaise qui s'illustra dans les siècles passés. Malgré les nombreuses notes recueillies et patiemment condensées, classées, il reste des points multiples à éclaircir, pour enchaîner l'histoire de notre Ardenne où le rôle de ces vieux barons, guerriers consommés, fut des plus considérables dans la défense de l'Ardenne en face de l'envahisseur audacieux. À côté des de Fisenne, des le Lonchay, des Brialmont, des de la Vaux, etc., les dignes représentants se distinguèrent selon la tradition.

Leur origine. Nous croyons savoir que les plus anciens de la famille des de Lierneux connus seraient du XIV^e siècle. En effet, en 1383 il est fait mention de Gérard de Lierneux, châtelain de la forteresse de Logne. Son fils Pierrard de Lierneux, voué d'Anthisnes, épouse Catherine de Marchin et change son nom en celui d'Anthisnes. Il vivait encore en 1455.

(Armes: vol d'argent et bezon d'or, farce d'hermine, couleur sinople.)

Certains membres de la famille des de Lierneux sont natifs

de Grandmenil, là où elle possédait un château (détruit par les troupes de Maurice de Nassau).

Au hasard de nos notes, voici quelques indications.

Un Henry de Lierneux est signalé vers 1713 à Grandmenil, époux de Françoise le Lonchay. Il procéda à cette date à l'échange de sa maison qui doit être celle des Leboutte par après, avec un Jean Remacle et sa femme Marie Lina Le Henry de Lierneux qui arrivait, suppose-t-on, du village de Harzé.

Les Lierneux de Lierneux étaient apparentés avec cette dernière famille, car un Henri Joseph de Grandmenil, fils de Servais de Lierneux et de Lemeunier Marie Catherine (né le 8 avril 1760), va au village de Lierneux épouser une Lierneux.

1759: les biens des de Lierneux à Grandmenil passent en héritage aux Bronckard de Bra et aux de Blier (alliés aux Lierneux). Toujours est-il que Jean de Lierneux épousa une Balik à Grandmenil.

D'autres encore? Tout cela est à débrouiller.

La particule nobiliaire de cette illustre famille alliée aux Reiffenberg, Poncelet, aux Curtius de Liège, aux comtes d'Oultremont, aux barons de Jamblinne de Meux, aux châtelains de Harzé, d'Hébronval, de Waha, etc., est enlevée à la Révolution française en 1796 et années suivantes. Les barons de Lierneux se sont éteints à Presles, officiellement en 1848.

Grâce à l'abbé Choque, révérend curé de Harre, qui a bien voulu nous enseigner, nous pouvons compléter la liste des curés de la paroisse. Nous le remercions sincèrement.

Maître Jean Herba, pasteur de Grandmenil (on écrit Grandmainil alors), août 1666 (Archives E. A. Amonines, Cour Michel, 1536-1598, fol. 108).

Vénérable sire Pierat Lamorménil, curé de «Grand Maynié», cité le 12-2-1626. (Transports d'Erpigny. Archives procès).

Sire Noël Gilsoul, natif de Bohon près Barvaux, interrogé comme témoin dans le procès du Bois du Pays en 1762, alors qu'il était âgé de 65 ans environ.

Dereau, cité en 1843 (rég. de Harre).

Henri Bonjean, décédé le 8 août 1898.

Des noms encore sans ordre précis: Rollin, qui fut curé à Braibant; Guillaume qui fut aussi à Courtill; Bosquier, qui fut désigné ensuite aux mêmes fonctions à Melreux et remplacé en cette dernière paroisse par M. Villers, ancien curé de Chêne-al-Pierre; Louis, retiré à Rendeux. À citer encore les abbés Dessy, Paquay et Lecart, sauf erreur. Actuellement, c'est M. l'abbé Hockay qui assume la charge.

Quelques noms de prêtres originaires de Grandmenil:

Messire Johain d'Ury de Grandmenil, fut curé à Harre (1576-1580).

Henri Jos. Lamy, curé à Harre (1840-43), décédé le 24-9-1843, âgé de 43 ans.

Émile Jacoby (voir plus haut).

Frère Louis, de l'Ordre des Franciscains, missionnaire au Congo, s'est embarqué à Anvers en février 1953.

Jules Emmanuel Delvaux, curé à Mabompré, né à Grandmenil le 9 novembre 1894, décédé à Mabompré le 1^{er} décembre 1961.

GRANDMENIL possédait jadis un fourneau dans la petite vallée de l'Amante, et un aussi au lieu-dit «Forge à l'Aplé». Dans beaucoup d'endroits au XIII^e siècle, écrit Victor Tahon (1909), nos forges étaient installées dans les vallées. On disait «moulin à fer». La présence de ces «usines» est attestée aujourd'hui par la quantité énorme de dépôts de scories qu'on a retrouvés dans des localités où il n'existe plus de fourneaux ni

de forges depuis longtemps.

On recherchait toutes espèces de minerais sur le domaine du seigneur du lieu, ou encore dans des propriétés privées.

Pour extraire, il fallait un droit, une autorisation, et aussi pour construire un moulin, une fonderie, un fourneau. Outre l'extraction et la fonte, il y avait les travailleurs du fer, fabricants de clous, ustensiles de ménage, chaudrons, pots, pelles, etc.

Les bûcherons faisaient écho aux bruits des forges, mêlant les coups au vacarme des marteaux et des ciseaux.

L'endroit, lisons-nous dans «Touring Club» (15 août 1927), a la solennité d'un temple.

Le promeneur allant de Manhay à la Baraque de Fraiture et de Manhay à Grandmenil est abrité par la forêt. Dans la première de ces promenades, une drève de hauts sapins, désignés malheureusement pour un intolérable abattage, encerclés de hêtres, quelques lointains horizons montagneux, de vastes bois silencieux, agrémentent les sept kilomètres qui séparent Manhay de Fraiture. Moins sauvage que le Signal de Botrange ou la Baraque Michel, Fraiture a néanmoins du caractère.

De tous côtés règne la solitude des fagnes, solitude des vastes panoramas, solitude des forêts, solitude des belles routes qui dévalent vers Houffalize et La Roche.

Ruisseaux sur le territoire de la commune

GRAND RUY. Sa source est à la lisière des bois de Martinsart à Grandmenil; 800 mètres plus loin rejoint la route de Sivry et le ruisseau du Pré à Maronnes (2,9 km) et finit dans l'étang de Frasils. Grandieu est une appellation que l'on donne au «Grand Ruy».

HOOURSINNE. C'est aussi un village bien de chez nous. Le ruisseau prend sa source à Grandmenil au bois derrière Plainmont à 700 mètres de la limite de Mormont. À 1,5 km, confluent du «Bras», à 3 km, sentier de la petite Hoursinne. À 5,3 km, route de Bande. À 5,4 km, embouchure dans le Fonds du Menil.

BOILLY. Ruisseau qui sert de limite entre Bra et Grandmenil (province de Luxembourg), traverse le bois de Monchenoulle et va se jeter dans le ruisseau de Grand Mont.

PONT GÉRARD. Filet d'eau, source à Chêne-al'Pierre, aboutit dans le «Laid Oiseau» près de Grandmenil (2 km).

TROU DU LOUP. Il est formé à Grandmenil par la réunion du Gattora et du Prangeleux, au bois du Mastat. Quatre km de long. Après avoir passé à la limite de la commune d'Érezée, rejoint le Sadzot et enfin le Clerheid et le Laleries devant l'Estinale.

LA LUE. Petit ruisseau à Forge à l'Aplé qui se réunit à l'Aisne.

L'AMANTE. Autre ruisseau, dans la vallée de Grandmenil, où il y avait un fourneau,

Parmi les archives de l'abbaye de Stavelot-Malmédy, on peut voir un registre coté B. 1 207 c actes émanés de Gérard de Groesbeck, de Christophe de Manderscheid et d'Ernest de Bavière, concernant Grandmenil (XVI^e siècle).

Altitude: 435 m. Superficie: 3.212 hectares en 1880, 3.324 en 1937.

Population - En 1840, on comptait 610 habitants pour la commune; en 1880: 721 hab., 157 maisons; en 1932: 700 hab.; en 1944: 671 hab. dont 340 hommes et 331 femmes; en 1947, 614 hab. À propos du recensement linguistique de 1947, on signale que sur 614 habitants, 589 parlent uniquement le français, 3 le français et le néerlandais, 19 ni le français ni le néer-



Panorama de Grandmenil.

landais ni l'allemand. Les personnes qui parlent le français et le néerlandais ou l'allemand se servent le plus couramment du français, qui est donc parlé par 595 personnes.

En 1950: 610 hab.; 1951: 596 dont 303 h. et 293 f.; 1960: 597 (294 h., 303 f.); 1963: 604 hab.

Aux environs de Grandmenil, belles promenades par des tournants nombreux et variés. Dans la direction de Bomal, on traverse des tranches successives de hêtraies, de pins et de taillis. Poussant jusqu'à Roche-à-Frêne, la route offre une vue remarquable. Vers Érezée, traversée du «Bois du Pays» où l'on admire le vrai visage qui caractérise notre Ardenne, d'un charme exquis et d'une poésie reposante.

Harre

Le village de Harre est situé à l'Est du territoire sur une éminence entre deux sources du ruisseau du même nom. Appartient à la Province de Luxembourg, au canton d'Érezée dont il est distant de 12 km, à l'arrondissement judiciaire et administratif de Marche (31 km N.E); d'Arlon, 87 km; de la station de Barvaux, 13 km.



Harre - Un panorama.

Les communes circonvoisines: Bra, à 7 km; Chevron, 8,5 km; Grandmenil, 8,5 km; Ernonheid, 7 km; Heyd, 8 km; Ferrières, 8,5 km; Mormont, 7 km; Izier, 9 km; Vaux-Chavanne, 10 km; Villers-Sainte-Gertrude, 8 km; Werbomont, 4 km.

À 437 mètres d'altitude, les artistes, les amoureux intrépides de la nature y trouveront aussi du pittoresque authentique, de la solitude émouvante, du varié et de l'imprévu. Ils savent qu'ils pourront s'égayer dans des sentiers et des raidillons inconnus des plans officiels, y découvrir, soit par eux-mêmes ou par les habitants du lieu, de pures merveilles non signalées dans les guides imprimés. Avec sa beauté sauvage, ses endroits stériles, ter- rain sec et humide dans les fonds de bois, Harre ne songe pas à

se prévaloir d'une bien riche industrie.

Type énergique et honnête, mais humble et sans grands besoins, l'Ardenne s'adonne ici à l'agriculture, à l'exploitation des forêts et il existe des scieries de bois.

Au lieu-dit « Ry du Fourneau », de vastes dépôts de scories dénotent l'emplacement d'un ancien haut-fourneau. Gilles de Leuze demeurant à la « nouvelle forge » à Harre est cité en 1482.

Le ruisseau de la Lambrée, affluent de l'Ourthe, activait en 1428 le marteau de Lambrée, entre My et Ville près de Bomal.

L'étymologie de Harre, selon Delafontaine, donne « bois situés sur des lieux élevés, bois sur plateaux ».

« Harre Saint-Lambert », lisons-nous, constituait jadis une des seigneuries qualifiées de foncière de l'ancienne prévôté de Durbuy.

La seigneurie appartenait aux religieux du Val-Saint-Lambert. On connaît deux grandes familles nobles du nom de Harre.



Harre - Al Maison.

Un terrible combat entre patriotes et Autrichiens eut lieu à Harre et on a retrouvé, il y a longtemps déjà, de nombreuses armes enfouies dans un champ ; en outre, des substructions ou ruines et des monnaies romaines ainsi que des sépultures gallo-franques.

Les dépendances de la commune sont : Saint-Antoine, Champ de Harre, Deux-Rys (deux rivières ou ruisseaux), Fagne, Fays, Roche-à-Frêne qui doit son nom à un monument druidique, estiment Alexis et Mathieu.

Population actuelle : 670 habitants environ. Le chiffre le plus élevé fut atteint en 1880 avec 972 habitants pour 239 maisons.

SAINT-ANTOINE

Une dépendance de Harre. L'église, qui est est l'Est de Fays, se voit de la ligne vicinale et la grand-route sur un très long parcours et se découvre longtemps au-dessus de l'horizon (vicinal remplacé aujourd'hui par l'autobus).

Cette église a été construite en 1846. Dans l'endroit sauvage où elle se trouve, au bord de la forêt, autrefois entourée de terrains incultes et de quelques hêtres plusieurs fois séculaires, à proximité d'une source qui ne tarit jamais, existait, dès le XIV^e siècle, paraît-il, un ermitage. La chapelle, contiguë à la demeure de l'ermite, fut agrandie en 1586 et desservie par un vicaire. En 1842, érigée en église paroissiale. Le premier curé qui y fut attaché, M. Tigny, mort en 1875, a converti en terre labourable environ quatre hectares de bruyères avoisinant l'église. Il n'a pas mis moins de 25 ans pour exécuter ce travail et il a transporté lui-même, à la brouette, 4.000 mètres cubes de pierres et pierres qui entouraient sa propriété.

Dans l'église de Saint-Antoine se trouve une colonne de pierre avec l'inscription : « Sainte Gertrude 1596 ».

Elle renferme un calice en vermeil ciselé d'une certaine valeur ; il lui a été donné en 1717 par R. Odon, vicaire à St-Antoine.



Saint-Antoine - L'église et le presbytère.

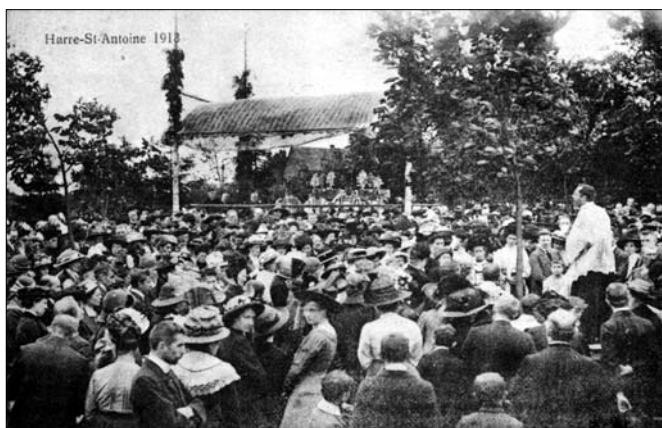
Le curé actuel est M. l'abbé Nicolas Schmitz, nommé en février 1954.

Nous avons signalé plus haut qu'un ermitage existait à Saint-Antoine. Il datait du XIV^e siècle et fut fondé par les moines du Val Saint-Lambert et par des religieuses de Nivelles qui avaient une maison au village de Villers-Sainte-Gertrude qui est proche.

L'ermite vivait d'aumônes et était l'instituteur des enfants des environs. À ce propos, Rodolphe de Warsage relate ce qui suit : « Le collecteur de l'abbaye de Stavelot venait parfois séjourner à Harre pour récolter les fermages. Il s'y fit construire une cellule à laquelle il ajouta un petit oratoire dédié à saint Antoine. De ce saint, il fit un saint Antoine de Harre qui, quelque jour peut-être, se créera une personnalité. »

Cette chapelle a sa légende comme tous les sanctuaires de chez nous. Vers la fin du moyen âge, deux bergers de Burnontige, égarés dans une tempête de neige, invoquèrent saint Antoine. Ils retrouvèrent leur chemin et, en reconnaissance, bâtirent une chapelle rustique ornée d'une statue du saint ; l'antique statue daterait de 1586, ainsi qu'en témoigne un acte de donation ; sur le socle, on lit ce millésime.

De tous les coins de l'Ardenne et du pays de Liège, les pèlerins viennent y prier le 13 juin, jour de sa fête. Les ex-voto



Saint-Antoine - Pèlerinage en 1913.



Saint-Antoine - Pèlerinage en 1913.

témoignent; des grâces nombreuses, spirituelles et temporelles, reçues par l'intercession de saint Antoine.

Vénération des reliques à l'église, bénédiction des autos, motos, vélos, cars, objets pieux, etc., messe et procession, cérémonie en plein air.

À Fays, le 21 avril 1954, eut lieu une belle cérémonie devant un monument au lieu-dit «La Croix de Fer». Ce monument, profondément émouvant dans sa simplicité et dans sa beauté, est un hommage de la paroisse de Harre et de Saint-Antoine à la Vierge Marie. Il consiste en un amas artistiquement disposé de grosses pierres du pays, ces gros moellons tourmentés et mous-sus. Au centre des pierres, dans une niche, une jolie statue de la Vierge, Vierge assise, son Enfant sur les genoux, ainsi qu'une bible à la main.

Elle porte un myosotis. Au sommet du monument, le Christ, la vieille croix de fer, toute simple, forgée au XVI^e siècle à Roche-à-Fresne.

La cérémonie fut rehaussée par la représentation de tableaux vivants, par les jeunes gens de Harre. Tableaux splendides et d'un goût parfait.

Il faut rendre hommage également aux maçons chevronnés MM. J. Bodet et Th. Cornet qui ont mis tout leur cœur et tout leur art dans ce travail. La grille, bel ouvrage en fer forgé imitant les ferronneries du moyen âge, est due au talent de M. Nicolas Jacob de Harre.

À Saint-Antoine, s'y tiennent des Foires. Elles datent de plusieurs siècles et coïncident avec les jours de pèlerinages, actuellement le 13 juin. Un vieil almanach de 1897 cite à ce sujet les dates du 1^{er} mars, 14 juin et 21 septembre. Ces foires ont remplacé celles de Bra supprimées par ordre du Prince-Evêque de Liège, à cause des vols et des crimes qui s'y commettaient.

La foire annuelle avait tendance à disparaître; il semble que c'est la ligne vicinale d'abord, puis les services d'autobus qui la relèvent.

CHAMP DE HARRE

Champ de Harre est partagé entre les communes de Harre et de Chevron. Au départ de Manhay, l'autobus passe à Chêne-al-Pierre et Champ de Harre et ici nous sommes à 502 mètres d'altitude sur la grand-route d'Aywaille à Houffalize d'où l'on découvre de magnifiques panoramas. Passe ensuite à «Mas-sotte» qui peut être considérée également comme un centre d'excursions superbes.

LA SOURCE FERRUGINEUSE

La source ferrugineuse de Harre se trouve à trois kilomètres de ce village, à peu de distance du hameau de Bumontige, dans un vallon qu'entourent des collines boisées.

Elle aurait pu devenir une grande station thermale du genre de Vichy, puisqu'au point de vue médical, cette eau est non seulement fortifiante mais elle est indiquée notamment pour les affections des voies digestives.



Harre - Pavillon de captage.

L'évêque de Trèves y fit même une cure qui lui fit le plus grand bien.

Dès le XVII^e siècle, elle était déjà réputée; elle est mentionnée dans un acte de l'année 1656. De nombreux documents attestent ses vertus.

En 1828, on désignait la source sous le nom de «Source de l'Ermitage de Saint-Antoine» et le docteur Richard Courtois citait l'eau de la fontaine comme la meilleure eau minérale du pays et exportée comme boisson de table.

Elle se mélangeait parfaitement au vin et était consommée comme antianémique.

On dit encore «Eau de Harre», le «Grand Bru» ou «Pouhon de Saint-Antoine».

Un ancien prospectus publicitaire nous apprend que l'on vendait la «bordelaise» de Harre à 27 centimes le litre.

En 1885, on fit une analyse. D'après une revue scientifique, voici les caractéristiques de cette eau et de la source.

«Quatre pierres de carbonate de chaux forment le réservoir de la fontaine. L'intérieur est recouvert d'une incrustation jaunâtre formée de carbonate de chaux et de fer; il se dégage constamment du fond de cette source des bulles qui viennent crever à la surface en la soulevant.

La température a paru être au toucher de 10 à 12° R. Les gens de l'endroit assurent que cette eau conserve toujours la même température et ne gèle jamais. Elle ne pèse que 10°5 à l'aéromètre de Cartier. À sa source, elle est très limpide, d'une odeur qui caractérise toutes les solutions du fer, d'une saveur ferrugineuse acidulée. Elle se conservera bien dans des bouteilles exactement fermées.



Les installations de l'eau de Harre.

Quant à l'analyse, un peu compliquée pour les profanes, la voici:

1. Le nitrate d'argent.
2. L'hydro-chlorate de baryte ne forme aucun précipité dans cette eau.

3. L'oxalate d'ammoniaque y produit un nuage blanchâtre.
4. L'acide sulfurique active le dégagement du gaz, le mélange chauffé est devenu louche.
5. L'ammoniaque gazeux la rend laiteuse.
6. L'eau de chaux y forme de suite un précipité.
7. Elle rougit promptement la teinture de tournesol et verdit faiblement le sirop de violettes.
8. L'alcool gallique la rend à l'instant d'un rouge vieux.
9. Le savon se dissout bien dans cette eau.

Il suit de cette analyse par les réactifs que cette eau est privée d'acide sulfurique et hydrochlorique; que la chaux, la magnésie, l'acide carbonique et le fer en sont les principes minéralisateurs. Il résulte de celle faite par évaporation que 100 livres P.B. de cette eau contiennent:

Esterlings:

Carbonate de fer	4.883
Carbonate de magnésie	13.620
Carbonate de chaux	9.224
Acide carbonique libre	23.750
	<hr/> 35.477

ou 0 esterling 085 grains de fer par litron, quantité très considérable. La légèreté de cette source est due à l'absence de sulfate de chaux, à la petite quantité de carbonate qui n'y est même pas en proportion de 170 grains P.B. par litron.

... Mais les temps ont changé et des eaux de Harre, on parle beaucoup moins.

FAYS

Un lieu-dit - À «Grand Bois Fays» se trouvent les châteaux dit «Bois de Harre», propriété de Paul Van Hoegaerden, et celui des «Ménages».

(Fays signifie village auprès d'un bois de hêtre.)

Dans la vallée de l'Aisne, à l'ouest de Fays et de Harre, non loin du village de Villers-Sainte-Gertrude, se dressent au bord de l'Aisne, les admirables blocs de «Roche à Fresne». Ils se trouvent sur le versant sud-ouest du «Mont» qui est une belle colline isolée.

ROCHE-À-FRESNE

La Roche-à-Fresne, dans la Vallée de l'Aisne, est connue pour ses rochers célèbres et l'image en a popularisé la majestueuse silhouette. Même de près, ces rochers ont l'aspect d'une ruine gigantesque. Ils sont situés à l'ouest de Fays et de Harre, non loin du village de Villers-Sainte-Gertrude, sur le versant du Mont.

Le hameau se cache à leurs pieds dans les arbres; un moulin qu'alimente la rivière a été bâti à l'ombre des rochers, mais ne fait qu'ajouter au charme un peu romantique de ce site.

Les blocs de Roche-à-Fresne se dressent sur la rive droite de l'Aisne, qui se jette dans l'Ourthe à Bomal, au kilomètre 6 (borne 13) de la route Bomal, par Fanzel, Grandmenil et Manhay par la vallée du «Menil», puis la Baraque de Fraiture.

Pour y aboutir par chemin de fer et à pied, descendre à la station de Barvaux-sur-Ourthe en amont de Bomal. Par le plateau, on gagne ensuite (4 km) le village de Heyd, et de là jusqu'à l'Aisne (2 km).

Sombre de couleur, poudingue caractérisé, les rochers ont une allure vraiment fantastique. De gros blocs d'un équilibre douteux forment comme un rempart cyclopéen, une manière d'«apus incertum», arrangé par des titans, laissant l'impression parfaite de murailles fabuleuses aux pans croulants.

Le massif semble composé de monolithes indépendants les uns des autres et séparés par des intervalles étroits. Ces intervalles offrent d'excellentes cheminées d'escalades.

Une revue touristique donne ses impressions: «Des blocs de rochers placés comme si c'était de main d'homme, les uns sur



Les rochers de Roche-à-Fresne et le moulin des Roches.

les autres et tenant par un miracle d'équilibre. Chaque bloc d'un ton extrêmement foncé, il existe des interstices qui font l'effet de meurtrières, le tout forme une espèce de muraille d'une étendue immense. Un de ces fameux blocs surplombe de plusieurs mètres... en passant dessous, on ne peut se défendre d'un sentiment de frayeur.»

Le «Club Alpin Belge», à l'intention de ses membres et des alpinistes, a tracé déjà il y a de nombreuses années, les parcours possibles et intéressants, les escalades à travers ces gigantesques éboulements dressés dans un équilibre invraisemblable.

«La grande cheminée, écrit X. de Grunne, de la face sud est facile. Celle dont la partie inférieure est malheureusement dissimulée par la végétation d'après notre cliché donnant du côté nord, est de difficulté moyenne; un passage scabreux, puis fatigant, pour passer entre les deux blocs.

» La traversée de toute l'arête est amusante et sans difficulté sérieuse. Comme au Hérou, il n'a pas été fait usage de pitons. Nous ignorons de quelle manière ils tiendraient dans le poudingue; s'il était possible de les fixer solidement, on pourrait tenter l'escalade de la grande fissure, immédiatement à gauche de la grande cheminée, mentionnée en premier lieu ci-dessus.

» Cette fissure présente des surplombs et, avec l'incertitude des prises, elle n'a pas encore tenté les amateurs de nouveau.

» Le point le plus élevé de la roche domine la base de 20 à 25 mètres environ. Il y a donc là encore un terrain intéressant pour nos rochassiers.»

Les cars, les voitures de touristes font halte au pied de ces géants, et les gens du pays eux-mêmes, accoutumés à ces silhouettes familières, ne regardent jamais sans émotion ces fameux blocs qui mirent à l'épreuve les talents d'alpiniste à Marche-les-Dames de notre regretté roi Albert.

L'étonnement rempli d'admiration que suscite la vue de ces rochers vient de leur forme spéciale.

On parle d'une légende attachée à cet endroit typiquement pittoresque de notre vieille Ardenne. Nous en connaissons

quelques détails.

Intervient Guillaume de la Marck, connu sous le sobriquet fameux de « Sanglier des Ardennes ». Celui-ci fuyait la vengeance du Prince-Évêque de Liège qui, lassé de ses trop fréquentes trahisons politiques, avait résolu de se défaire enfin de cet aventurier sans scrupules.

Guillaume, se sentant menacé, prit la route de l'exil, et en cavalier s'enfonça dans la nuit noire. On le voit notamment dans les bois du Condroz, au château de Logne. Cruelle déception partout. L'unique espoir de salut résidait dans la vitesse de sa fuite. Une nuit, un rauquement sinistre se fit entendre. Le cheval affolé se cabra brusquement, et dans l'ombre opaque se dressa devant Guillaume un être fantastique et menaçant, aux yeux phosphorescents.

« Qui es-tu, dit Guillaume, ôte-toi de la sente ! »

Et la dague à la main, prêt à occire l'intrus, il pressa son courrier. Mais l'animal ne bougeait pas.

« Place », dit encore Guillaume.

« Mais je viens te sauver, articula l'être étrange, qui était le diable, Satan lui-même. Donne ton âme au diable, dit-il encore et tu trouveras bâtie au fond de la vallée une muraille protectrice, que tes poursuivants ne pourront franchir. »

Guillaume accepta et signa le pacte.

Le mur prit forme, l'eau de l'Aisne arrêtée dans sa course filtra d'abord par les mille interstices laissés entre les blocs, ceux de Roche-à-Fresne, car il s'agit de ceux-là, suivant la légende.

Ne trouvant pas d'issue, les eaux montèrent et formèrent un lac qui était près d'envahir la chaumière d'une pauvre vieille qui ne possédait pour tout bien qu'un coq et quelques poules. Elle fut réveillée par le brusque clapotis. Tenant une petite lanterne, elle pénétra dans le poulailler. Surpris par la brusque lueur, le coq se mit à pousser un retentissant cocorico et le cri parvint aux oreilles de Satan qui en fut médusé.

Les chants du coq continuant, véritables signes d'alerte, Satan hurla de rage. L'âme de Guillaume lui échappait donc. Les diabolotins affolés de panique renversèrent le mur en construction, s'enfuirent dans le noir de la nuit et les rochers dévalèrent dans un bruit de tonnerre.

Les soldats, qui pourchassaient Guillaume, voulurent franchir l'obstacle barrant la route ; ils trouvèrent une mort affreuse dans les bouillonnements désordonnés de l'Aisne.

Et voilà leurré le Prince-Évêque, et bien dupé le diable. Roche-à-Fresne... légendaire témoin d'une tragique aventure qui se déroula en ces lieux...



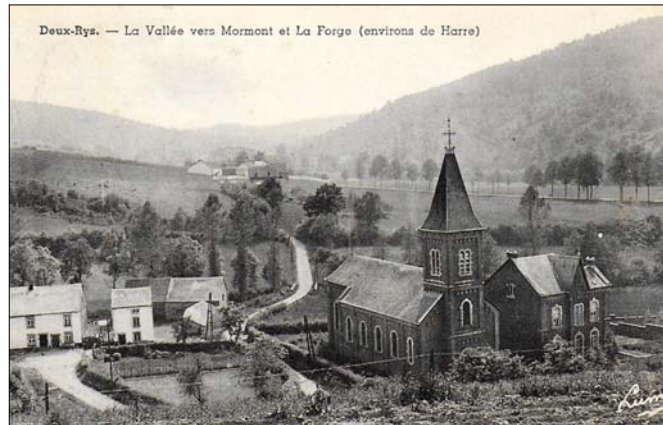
Roche-à-Fresne - Le chantier.

Les maisons de Roche-à-Fresne sont situées à 1.000 mètres du hameau de Deux-Rys, vers l'ouest. Elles sont posées en amphithéâtre sur le penchant d'une colline à proximité des roches en question, au pied desquelles coule l'Aisne ainsi que déjà dit.

DEUX-RYS

Une autre dépendance de la commune de Harre. Le terme signifie « lieu de réunion de deux ruisseaux ».

Ce gentil hameau se découvre dans un vallon au confluent du ruisseau dit de Harre et du ruisseau Fond de Sasseux. Près de là existe une belle ferme-château dite de Neu-Preit. Elle aurait été construite vers 1890 par A. Michills, agent de change à Bruxelles.



Deux-Rys - La vallée vers Mormont et Laforge.

Les hameaux de Deux-Rys et de Roche-à-Fresne ont en commun une église. L'église a été, par arrêté royal du 30 décembre 1874, érigée en chapelle vicariale ressortissant à la succursale de Villers-Sainte-Gertrude.

À Deux-Rys, encore au lieu-dit « Ri du Fourneau », on a trouvé de gros tas de scories décelant l'emplacement d'un ancien fourneau. Au lieu-dit « Mahotay » et sur le versant nord du plateau, on remarque les ruines souterraines d'anciennes habitations importantes que la tradition veut avoir été la demeure seigneuriale des époux Bouvet-Demaret, fondateurs de l'église de Villers-Sainte-Gertrude.



Une ferme à Deux-Rys.

L' AISNE, véritable cours d'eau de caractère ardennais, serpente sur le territoire de la commune de Harre, fluant, doucement se tortillant entre les berges terreuses, à travers la monotonie des bois, des champs et des cultures. La région où elle passe est tourmentée, convulsée dans les vallées sinueuses. Lorsque les eaux sont troubles et grossies sous un ciel pluvieux et désolé, elles entraînent des terres, des gazons, des branchages. C'est vraiment caractéristique.

Un filet d'eau porte le nom de « Mort Rys » ; d'une longueur de 2,7 km, il prend sa source à Fagne (Harre) et se jette dans le « Harre ».

À environ 1.500 mètres Est de Harre, dans la forêt du même nom, se trouve le « Fond de Faynage », où il existait une ferme



Roche-à-Fresne vu par le peintre José Wolff.

avec une église pour les hameaux environnants; il y a près de trois siècles à peu près que les deux édifices se sont effondrés.

On se trouve à environ 5 km de l'Ourthe. Buts de promenades vers Barvaux, Heyd, Bomal, Wéris et Werbomont. En ce dernier endroit, carrefour des routes de Bastogne à Liège et de Huy à Stavelot, le croisement de ces chemins, autrefois parcourus par les malles-poste; aujourd'hui, c'est un passage continu d'automobiles et un lieu agréable et curieux: on y découvre de belles auberges accueillantes. Excursions vers la vallée de la Lienne, vers l'Amblève, etc.

De Werbomont à Manhay, la voie est établie dans un site merveilleux: à droite et à gauche, c'est une succession ininterrompue de paysages inoubliables; la découverte seule de ceux-ci faite de la ligne nouvelle, l'une des plus belles du pays.

«On ne décrit pas la splendeur de ces échelonnements d'horizons, de ces échappées entre les gracieuses montagnes qui laissent entrevoir sur leurs flancs des hameaux aux petites églises enfouies dans la verdure, aux maisonnettes dont les badigeons sont dorés.» (Touring Club)

★ ★ ★

À Harre, on vit vieux, heureux pays. C'est ainsi qu'en juillet 1948, le village eut le privilège de fêter un centenaire en la personne de Victor Bouha.

Ce fut une journée mémorable. Cérémonie religieuse tout d'abord, rehaussée par la présence du Gouverneur de la province de Luxembourg, M. Clerdent, en la modeste église de Saint-Antoine, des autorités communales avec le bourgmestre Périlleux, une délégation de la Fédération des anciens soldats de Léopold II, venus pour honorer leur ancien compagnon, la foule nombreuse et sympathique.

Un sermon très élogieux fut prononcé par l'Abbé Schmitz. À l'issue de la cérémonie, un cortège se forma pour se diriger vers le village de Fays où habitait le centenaire. Des discours furent prononcés, puis suivit la distribution des cadeaux. Un chèque de deux mille francs, de S.M. la Reine Élisabeth; offre de plusieurs volumes, que le jubilaire aimait de parcourir, notamment l'œuvre «Toine Culot», un beau fauteuil-club, don de la commune, et bien d'autres cadeaux.

Un banquet de 50 couverts, dans une atmosphère de joie et de bonne ambiance, donna l'occasion après maints discours, d'offrir au héros du jour la décoration par le Président de la Fédération Liégeoise des anciens de Léopold II. Victor Bouha prit part à la surveillance de notre frontière lors de la guerre de 1870.

Dans l'après-midi, un cortège – spectacle très pittoresque – parcourut le village. On remarquait de curieux chars folkloriques. Les «vîles danses» furent au programme.

L'Harmonie de Bomal prêta son concours unanimement apprécié.

«Vive papa Bouha!», scandait-on de toutes parts.

Le vénérable doyen d'âge s'est éteint le 27 juin 1950; le 31 juillet il allait atteindre 102 ans.



Harre - Bas du village.

En septembre 1949, la population de Harre fêtait le centenaire de sa citoyenne Augustine Lamy, veuve de Verday François, lequel fut bourgmestre de la commune de 1878 à 1885, puis de 1895 à 1902.

La jubilaire était née à Profondeville-lez-Namur le 21 septembre 1849.

Comme pour Bouha, on fêta cet événement d'une façon grandiose, mais plus intime, le 25 septembre 1949.

Hélas! Madame Verday ne survécut pas beaucoup.

Elle s'est éteinte doucement à cent ans, un mois, huit jours, au hameau de Deux-Rys.

Au cours de la guerre 1940-1945, quelques événements tragiques se sont déroulés à Harre ou dans les environs. Jusqu'en octobre 1943, rien de particulier à signaler. Comme en bien des endroits dans nos Ardennes, une partie de la population, suite de l'invasion ennemie, évacua le village; des familles se dirigèrent vers la France pour rentrer après la stabilisation des opérations militaires.

Des réfractaires nombreux (A.S.) s'étant réfugiés dans les parages, un certain nombre furent arrêtés, déportés ou fusillés. Un jour, les Allemands (Gestapo) assiégèrent «Champ de Harre», fouillèrent partout. Ils capturèrent Gilles Broncard et 4 membres de sa famille. Ce dernier fut condamné par le conseil de guerre allemand à 15 ans de travaux forcés. Transféré en Allemagne, il y est décédé, n'ayant pu supporter le régime cruel des geôles ennemies.

Parmi les héros devant lesquels nous nous inclinons avec respect, citons: Hubert Bodson, de Harre, tué à coups de revol-



Monument dédié aux résistants du Groupe Byl à Saint-Antoine / Harre.

ver dans une voiture du vicinal se dirigeant vers Manhay. Trois ou quatre réfractaires inconnus abattus et des prisonniers faits dans une habitation isolée, entre Fays et Saint-Antoine.

Condamnés à mort et exécutés à la citadelle de Liège en 1944 : Collard Armand, Collard Roger, Tassin Marcel, Piroton Marcel, Jules Renard, etc. On est resté sans nouvelles de plusieurs déportés.

Un dénonciateur, Omer Detaille, fut passé par les armes au fort de Liers-lez-Liège, pour avoir révélé à l'ennemi, les patriotes qui tenaient le maquis au Champ de Harre (exécution 1946).

L'Administration communale de Harre, en reconnaissance et à la mémoire des malheureuses victimes de la barbarie teutonne, inaugura une stèle portant les noms des héros.



Harre - Monument aux Morts des deux Guerres (devant l'église).

★ ★ ★

L'ancienne église de Harre, dédiée à saint Hubert, construite en 1781, a été remplacée par une nouvelle église de style Renaissance.

En 1960, elle s'est enrichie d'un riche reliquaire destiné à contenir une parcelle de la sainte Etoile.

Quant aux curés qui se sont succédé à la tête de la paroisse de Harre, le révérend Abbé André Choque a bien voulu nous donner une liste très complète. Nous le remercions respectueusement de sa bienveillance.

1. Sire Godefroid de Férier, vicaire déserviteur, recteur de Harre et marlier d'Izier (1548-1576).

2. (1576-1580) Messire Johan d'Ury, de Grandmoiny.

3. (1580) Sire Jehan Cossalla, de Bodeux, recteur.

4. (1600) Ven. Anthonius Berister, décédé 24-7-1600.

5. (1608-1628) est cité Georges le Fagnart (Faingard), décédé 13-5-1628.

6. (1628-1670) Lambert Petitjean, natif de Wéris.

7. (1670-1670) Sire Henri Trina, fut vicaire à Tohogne, décédé 21-12-1670.

8. (1672-1727) Jean Nicolai Collard, décédé le 6-11-1726, est aidé par Antoine Natalis, chapelain (1686-1690 1707-1709), par Henricus Tralaine, vicaire (1710), par Nicolaus Fery (1721).

9. (1727-1727) Guillaume Joseph Olivier, transféré à



Harre - Dalle funéraire de Louis de Harre-Neuforge.

Ophoven.

10. (1727-1740) Sire Jacques Thomas (Thomee, Tomé).

J. B. Bihain, prêtre et matricularius in Hare (1727).

Georges Bechet, vicaire, 1741.

Charles André, vicaire, 1744.

Antoine Detaille, vicaire, 1750.

11. (1740-1754) Sire Jean Pierre Nollomont (ancien vicaire de Bomal), 1727.

12. (1754-1770) Rd maître Pierre Baard, ancien vicaire de Kemexhe, décédé 16 mai 1770.

(1758) Renson, vicaire à Harre.

(1760) Jean Colard.

(1770) François Joseph Pijean, vicaire.

13. (1770-1784) Jean François Renson, déjà vicaire, est nommé curé, décédé le 19 mars 1784.

V. Kauffman, vicaire à Harre (1782-1784).

14. (1784-1824) Sire Marcellin Joseph Jadot, décédé à l'âge de 80 ans; il portait le nom de «vieux curé».

De 1787 à 1794: Dieudonné Fabry est vicaire.

En 1803, Chaudoir, ci-devant curé de Huy, est nommé curé de Harre (sans suite).

15. (1824-1834) Sébastien Joseph Delheusy.

16. (1834-1840) C. J. Simonis, originaire de Rettigny, administrateur à Harre, curé de Villers-Sainte-Geotrude.

17. (1840-1843) Henri Joseph Lamy, né à Grandmenil, décédé le 24-9-1843 à l'âge de 42 ans.

18. Lambert Joseph Georis, natif d'Odeigne (1843-1874).

19. (1874-1902) Adolphe Résibois, né à Etbe en 1845, vicaire à Halanzy, mort à Jambes le 11 mars 1912.

20. (1902-1911) Paul Nicolas, natif de Graide, vicaire d'Ozo, curé à Porcheresse, décédé à Graide le 9-9-1940.

21. (1911-1919) François Bastin, né à Ollomont le 6 novembre 1879. (1914-1918) Collard, Noirhomme, Collin.

22. (1919-1926) Paul Hanin, né à Marche le 21-6-1885.

23. (1926-1928) Ernest Van Bouchante, né à Florée 1891.

24. (1928-1934) Jean Lamotte, natif de Tenneville.

25. (1934-1936) Léon Warrant, né à Fioreffe.

26. (1936-1939) Maurice Roels.

27. (1939-1950) Henri Kestens, né à Molenbeek-Saint-Jean.

28. Le curé actuel est André Joseph Choque, né à Remorville; vicaire à Libramont, il est nommé à Harre en 1950.

Son prédécesseur, qui était resté 11 ans à Harre, est nommé ensuite curé à Werpin.

Peu de renseignements au sujet des curés de Saint-Antoine.

Rodon est cité en qualité de vicaire, en 1717.

Tigny, premier curé, décédé en 1875.

Nicolas Schmitz, nommé curé le 16 février 1954.

Malempré

Ce petit village compte 300 habitants environ. En 1815, on en relevait 327; en 1840, 395. La superficie de la commune est de 1.157 hectares. Antérieurement, elle appartenait au département de Sambre et Meuse. Aujourd'hui, à l'Arrondissement de Marche et au Canton d'Érezée dont elle est éloignée de 13 km. Au nord-est, à 15 km, c'est La Roche; à l'est, Marche à 32,5 km; au sud, Arlon à 70 km.

Malempré, que l'on écrivait en 1035 «Malemprez», plus tard «Malempret» et qui s'écrit avec l'orthographe actuelle depuis 1182, est délicieusement posé à 487 m d'altitude dans un bouquet d'arbres sur le flanc d'une vaste colline en pente douce. Le sol est argileux et rocailloux.



Le village de Malempré (Patrimoine architectural et territoires de Wallonie).

Un petit ruisseau au nom poétique «l'Ave», affluent de la Lienne, traîne sa chanson dans les fonds de prés ombrageux et bordé d'aulnes. Un autre, la «Follerie», qui prend sa source près de la route d'Aywaille à Malempré, rejoint un ruisseau du nom du village «Malempré» à 8 km de son départ, se jette dans la Lienne, à la «Croix du moulin».

C'est un village très ancien; il est cité dans une charte de l'an 1033.

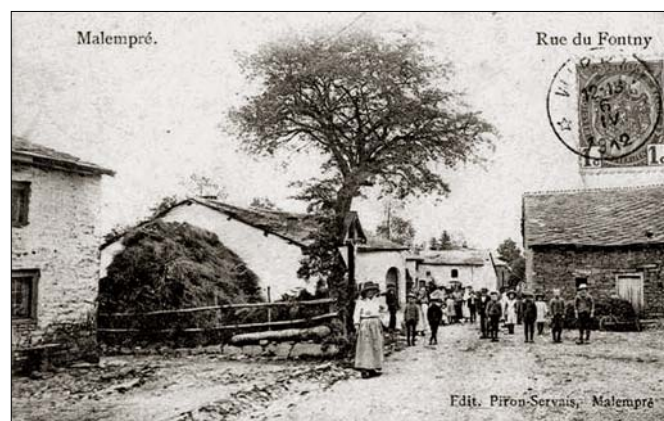
Il y a quelque cinquante ans, on y a retrouvé des monuments druidiques (entre Malempré et Vaux-Chavanne). D'autres curiosités existent, curiosités naturelles perdues, mais littéralement perdues au lointain parmi les bruyères.

Pour les découvrir, écrit Albert Bonjean, c'est très difficile, voire impossible, malgré la carte de l'État-major, et malgré la boussole. Il faut connaître le pays. Il y a d'abord du côté de Fraiture, la «Plate pierre», dalle énorme, large de 4 m 50, longue de 7 m 20, épaisse de 1 m 70. Avec de sérieuses indications, on parvient à la reconnaître sous un enchevêtrement de végé-

tation, tout au bout d'un coupe-feu qui se détache à gauche du sentier descendant sur Malempré. Le bloc émerge d'un rond tourbeux et fait penser tout de suite à un dolmen. Des compétences ne sont pas loin d'admettre que ce monolithe en serait un qui rappelle celui de Wéris (Barvaux).

Pour être fixé, il importerait de savoir si la pierre est soutenue par des supports. On nous affirme, dit encore Albert Bonjean, avoir vu ceux-ci, il y a quelques années. Des fouilles, et il en a été question, résoudraient probablement cet intéressant problème.

Un autre monument curieux. Près d'un bois résineux, sur une croupe envahie par les bruyères et les myrtilliers, on voit un amoncellement de gros blocs de quartzite, dans le genre de ceux qui escaladent la côte de Wanne (Trois-Ponts). Le monument, c'est le «Rocher du Diable», appelé aussi «Fall Houl» ou «Falhousse», et il rappelle le culte de la prudente Faule (sœur de Thor, dieu de la Foudre), dont le temple était, dit-on, constitué par ces pierres gigantesques. Ceci aurait-il quelque analogie avec la pierre dite «Falhotte» à Lierneux? Impossible de le dire. Quoi qu'il en soit, ces monuments alimentent de vieilles légendes ardennaises comme l'imagination populaire l'évoque, et l'applique chaque fois qu'elle se trouve en présence d'un bouleversement géologique, dont et pour cause, elle ignore la genèse. Les aïeules les racontaient à la veillée au coin de l'âtre.



Malempré - Rue du Fontny.

Trois châteaux existaient autrefois à Malempré: le château des dames, le château Pilate et le château de la Tour. Le premier était situé au lieu-dit «Champ des Dames»; le second s'élevait non loin de la fontaine «Pilate» dont il portait le nom. Il a été détruit, dit-on, par les Sarrazins: les derniers murs du château ont été démolis en 1884. Le troisième château plus important était situé au lieu-dit «Derrière la Tour». Le seigneur s'appelait Malemprez et la propriété a également été détruite par les Sarrazins. Il en existe encore un aqueduc de six mètres de profondeur, allant déboucher dans les prairies à une distance de 600 mètres.

On lit dans la Charte de 1033 le nom de Stéphanie et d'Étienne de Malempré. Dans une autre datée de 1182, celui de Lambert de Malempré. Il est assez difficile d'établir des notes historiques très précises.

Le 5 juillet 1386, Colart Minguet, maître de Malempré, laisse par testament d'importants biens à l'Abbaye de Stavelot et fonda un anniversaire.

Dans les temps plus rapprochés, la seigneurie de Malempré formait un «quartier» de Bastogne: le lieu-dit «Fond de Justice» rappelle le pouvoir judiciaire de cette seigneurie.

La commune de Malempré a pour dépendance **Xhout-si-Plout**, petit hameau qui doit son origine à des forges importantes et très anciennes. C'est aujourd'hui un lieu de pèlerinage très fréquenté. Une petite chapelle y a été bâtie en l'honneur de N.-D. des Sept Douleurs. Le 8 septembre de chaque année,

les pèlerins, en groupes nombreux, bannières en tête, s'y acheminent. Cette circonstance est l'occasion d'une belle manifestation de foi; il y a grand-messe solennelle en plein air et prédication.

Le village d'**Odeigne** est voisin de Malempré, village quelque peu dissimulé, avec son clocher original, bâti dans un creux de la montagne. D'après les étymologistes, Odeigne doit son nom à Odin, dieu de la guerre chez les peuples du Nord.

Jusqu'au IX^e siècle, la terre d'Odeigne appartenait aux moines de Stavelot. Les limites de l'ancienne paroisse de Lierneux s'étendaient jusque-là. La terre fut enlevée en 862; dans la suite, le comte Albert d'Odeigne donna ses propriétés et l'église d'Odeigne à l'Abbaye le 3 octobre 932 en échange du village de Genneret en Condroz.

L'église de la paroisse actuelle date du X^e siècle et a été édifiée sous le patronage de la Sainte Vierge. Elle a subi de profondes modifications. Le 3 décembre 1933, le Doyen d'Érezée, assisté d'un nombreux clergé, a procédé, en présence d'une affluente considérable de fidèles, à la bénédiction canonique.

Pour en revenir à Malempré, ce village est essentiellement agricole, paisible, où chacun vit à l'ombre du clocher sans grand souci des excentricités modernes, mais laborieux au travail.



Malempré - Vieille maison ardennaise.

Le tourisme pourrait difficilement s'y développer, faute d'établissements appropriés, de moyens de communication suffisants.

Il y a bien depuis quelque temps l'autobus Vielsalm-Manhay qui passe dans le voisinage... Mais, rassurez-vous, on va à Malempré et... on en revient!

En venant de Lierneux, on rencontre le hameau de **Xhout-si-Plout**. À nos pieds, un ruisseau chante: c'est l'Ave. Il prend sa source au sud-ouest de la commune et va se jeter dans la Lienne. Il traîne son filet d'argent dans les fonds de prés ombragés et bordés d'aulnes et de trembles. Ruisseau plein de clarté, de murmures, d'un frémissement de cascates. La vie mystérieuse des bois l'anime, des rochers percent ça et là le manteau des bois environnants.

La Follerie, autre ruisseau dont la source est près de la route d'Aywaille à Malempré, qui rejoint un ruisseau du nom de Malempré, le Donneaux et la limite de Bra (parcours 4,1 km). Il continue par le chemin de Jevigné et est grossi par la Heid de Floux; à 8,9 km, se jette dans la Lienne à la Croix du Moulin. La Follerie porte un autre nom: Heid.

Le Malempré au sud du village de ce nom, passe au chemin vers Crépal (700 mètres) et à 1,8 km se jette dans la Follerie.

À une lieue environ de Malempré, c'est la route de Liège à Bastogne qui, passant par Manhay, rejoint la Baraque de Fraiture (651 mètres d'altitude), ainsi que celle de La Roche à Vielsalm. Entre tous ces sommets environnants se creusent de multiples et profondes vallées, c'est-à-dire que l'on est aux premières loges pour respirer à pleins poumons un air pur et vivifiant.

C'est dans cette zone que se disséminent le village de Malempré avec ses voisins: Vaux-Chavanne, Bra, Lierneux,

Villettes... etc., villages situés sur la Lienne ou sur les ruisseaux qui la forment. C'est un pays boisé. L'épicéa est l'arbre de la contrée. Pays sauvage avec des dépressions dont la culture s'est emparée. Le long des cours d'eau et sur le plateau supérieur, des étendues de landes mornes, des bruyères, des genêts, des fondrières spongieuses d'essarts péniblement conquis.

Toujours le même paysage frais de collines aimablement arrondies, tapissées par le velours vert des bois. Dans la pénombre des taillis, les framboises et les myrtilles constellent les broussailles de gouttes de sang et d'étoiles bleues veloutées.

C'est le calme propice aux rêveries. Les rares touristes qui passent à Malempré font figure d'explorateurs. Quelques chasseurs de gros gibiers parcourent l'émouvante solitude de ce coin demeuré si proche du passé.



Panorama de Malempré.

Cependant, au plateau des Tailles pas bien loin, les belles routes passent par là, se croisent, s'élancent à l'assaut des sommets. Le touriste motorisé a vaincu en ces lieux les sites millénaires. Pour Malempré, le chemin de fer est lointain: Melreux est à 25 km, Vielsalm à 18 km. Il y a bien Manhay avec son bureau de postes par lequel il est desservi, son service autobus Comblain-Melreux. Aujourd'hui existe le service Vielsalm, Lierneux, Vaux-Chavanne, Manhay par Xhout-si-Plout. Vers 1900, on conçut le projet de relier la ligne de l'Amblève à la ville de Marche en passant par Lierneux, Malempré, La Roche par une voie ferroviaire. Projet seulement!

Malempré est orthographié: «Malempret» en 1035, et en 1182 on trouve déjà «Malempré», mais il y eut des variations.

«Malempreit» est cité dans un acte daté de 1661 qui émane de la Haute Cour de Justice de Lierneux à propos de sartages à Odeigne.

Le 2 avril 1771, des lettres patentes de noblesse furent accordées à Jacques de Malempré, dont les armes étaient: «D'azur au chevron d'argent accompagné de trois étoiles à 6 six rais d'argent.»

Quelques familles de notre Luxembourg portent le nom de Malempré.

Parmi les archives de l'abbaye de Stavelot-Malmédy conservées à Liège (archives de l'État), il existe des registres intéressants le village ardennais de Malempré:

— Registre coté B. 206 (a). Il contient cinq chartes du XII^e siècle, copie de records, entre autres de Malempré (1531);

— Registre coté B. 207 b (ancien 14 B), des actes sous l'Abbé Christophe de Manderscheid, 1571, 1576;

— Registre coté B. 207 c, actes du XVI^e siècle, émanés de Gérard de Groesbeeck, Christophe de Manderscheid et Ernest de Bavière, concernant «le Pays de Malempré»;

— Farde cotée III, 88. Liasse contenant copie de records, notamment au sujet (acte) du circuit du fief de Malempré.

L'ÉGLISE

En 1604, il existait une chapelle dédiée à saint Martin; elle est signalée comme annexe de l'église de Bra-sur-Lienne (16 novembre 1604). A. Jacoby donne les détails suivants :

« En 1604 et en 1606, cette chapellenie était desservie par un prêtre résidant. L'église de Bra et la chapelle de Malempré figurent en 1598 dans le registre de l'église de Liège (laxationis ecclesiae Leodiensis, évêché, fol. 8V^o). Dans le pouillé de 1558, publié par M. de Ridder, on peut lire « Braes ecclesia cu mappendice », ce qui ne peut s'appliquer qu'à Malempré. »

Avant 1629, les offices paroissiaux étaient célébrés par le curé de Bra. En qualité de chapelains de Bra, on cite : Jean François Geanson, décédé en 1788 et Nicolas Remacle de Louvre qui figure dans un acte non daté de la fin du XVIII^e siècle ; malgré ses 69 ans, il fut déporté à l'île d'Oléron (1799).

La paroisse de Malempré fut créée lors du Concordat.

L'église paroissiale actuelle date du X^e siècle et a été édifiée sous le patronage de la Sainte Vierge. Cette église a subi, au cours des ans, de profondes modifications. Le 3 décembre 1933, le Doyen d'Érezée, assisté d'un nombreux clergé, a procédé à la bénédiction canonique de ce sanctuaire, en présence d'une affluence considérable de fidèles. La paroisse fut administrée pendant de nombreuses années par l'Abbé Son.



L'église Saint-Martin de Malempré (photo Noël Merveille).

Nous venons de dire que l'église dut être restaurée. Ce fut le cas en 1862. Le beffroi subit des réparations en 1885. Le presbytère date de 1883. La guerre a passé par là, semant de nombreux dégâts.

Dans les archives paroissiales, peu de documents anciens, à part un acte qui a été rédigé en 1709.

On cite parmi les prêtres originaires de Malempré : Maître Gilotay, ou Giloteau, né en ce village et qui est cité comme chapelain à Jevigné (Lierneux) en 1782.

Barthélémy Melchior, vicaire à Grand-Halleux en 1711, né à Xhout-si-Plout.

Servais Cornélis, marguillier à Sart Sainte-Walburge (Lierneux), décédé en ce lieu le 26 juillet 1789 à l'âge de 69 ans.

Plus près de nous, citons comme curé de Malempré : l'Abbé Henri Joseph Noël, décédé le 27 juillet 1954 à Gribomont (Saint-Médard), son village natal. Il était âgé de 71 ans. Successivement professeur au Petit Séminaire de Bastogne, curé de Malempré, ensuite curé à Arville de 1925 à 1951, date où il prit sa retraite. Funérailles en l'église de Saint-Médard le 31 juillet 1954.

Il est question du moulin de Malempré dans une copie du XVIII^e siècle, au sujet d'une réglementation du droit de mouture au pays de l'Amblève. Cette copie est rédigée dans une langue un peu particulière. En partant tout d'abord du moulin de « Braux » (Bra), on lit :

« Et quand il faut pierres audit moulin, recordons que ledit moulmier le doit faire animer jusqu'à poplier de Stavelot, et de là les massuirs doibvent le chariage jusqu'au moulin à leurs dépens ; et quand il faut des bois pour réfection dudit moulin, les doit abattre dedans le bois St-Remacle et les massuirs les doivent aller quérir.

» Item si ledit moulmier at affaire d'une haisse (un hêtre), pour son moulin doit demander peiz (la permission), à un maire de Malempré de prendre dans le fays de Malempré ; s'il lui donne, tant bien ; sinon, le peut abattre sans messus (sans commettre de délit), et les massuirs ammener au moulin. »

La législation était parfois pénible jadis pour nos villageois.

Le moulin de Malempré est, dit-on, très ancien. Pareil à toutes les demeures ardennaises, il paraît philosopher à l'ombre des grands arbres frissonnant.

Il nous faut à présent parler du hameau de **Xhout-si-Plout** dont l'orthographe est variée : Xhout-siploux, Xhoutesioux (1711). On trouve Houte-si-Ploû à Plainevaux et à Varet l'Évêque, province de Liège. Il existe en France un étang de la plaine qui porte le nom de « Écoute s'il pleut ».



Le village de Xhout-si-Plout (Patrimoine architectural et territoires de Wallonie).

La tradition de ce nom, selon E. Tandel, provient de ce que ce hameau avait jadis plusieurs forges et usines, mues par le seul ruisseau de l'endroit, l'« Ave », dont les eaux étaient souvent insuffisantes. Le maître des usines, toujours inquiet pour sa force motrice, ne pouvait s'empêcher de répéter souvent à ses ouvriers : « Xhout si ploût ! » (écoute s'il pleut). Nom plaisant, estime un auteur, où l'on voit une moquerie à l'adresse du meunier dont le ruisseau est à l'étiage.

On cite d'autres versions. On dit notamment que des maçons, construisant la première maison de ce hameau, s'étaient mis à couvert de la pluie qui tombait avec abondance et qu'un des maçons dit à l'autre en plaisantant : « Houte si ploût » (expression qui s'est perpétuée et est devenue, on le sait, un nom de lieu).

Une autre explication plus simple, selon Prat: «Houte» en wallon est une hutte et veut dire aussi «abri»; houte si ploût est au moins un abri en cas de pluie.

On dit encore que le hameau était primitivement entouré de bois épais et élevés, de sorte que les habitants, ne pouvant voir les nuages à l'horizon et s'apercevant que le ciel s'obscurcissait, se disaient les uns aux autres: «Xhout si ploût»!

Le hameau comprend une demi-douzaine d'habitations, coiffées d'ardoises bleues, où vivent quelques laboureurs paisibles et forts, pour qui la vie est une œuvre saine, utile et sainte.

★ ★ ★

Existe ici une chapelle mariale, objet de pèlerinages.

Le mois de mai ramène l'attention avec la piété autour de ces petites chapelles de carrefour qui s'égrènent dans nos provinces au long des chemins de traverse, s'incrument dans la verdure massive, apparaissent à l'orée des bois. Il en est de délicieuses. Elles contiennent même des vierges, dites miraculeuses, parce qu'il y eut autrefois, autour d'elles, en des occasions pathétiques, des afflux de foules et que des grâces surnaturelles s'en détachèrent libéralement pour se répandre sur la misère du pauvre monde.

Ces belles vierges illustrent nos petites chapelles.



Xhout-si-Plout - Vieille peinture de Notre-Dame des sept douleurs.

Les villages font écho dévotieusement aux villes, si bien qu'à l'heure qui passe, d'édifice du culte en édicule, et d'édicule en oratoire, tout le pays n'est qu'un immense parterre marial et paroissial.

La région qui environne la chapelle de Xhout-si-Plout, dont nous allons toucher un mot, ne foisonne pas de sanctuaires où s'achèment les pèlerinages. Le plus rapproché est sans doute celui de Trou-de-Bra, avec sa magnifique grotte. Mais nombreux sont ceux qui, faute d'entretien ou par suite d'indifférence, peut-être de ceux qui auraient pu ou dû les sauver, ont déjà disparu.

La chapelle de Xhout-si-Plout, commune de Malempré, est de construction assez récente. L'abbé Pirson donne les renseignements suivants:

«Bâtie en 1850, par mes soins et par ma sœur Marie-Joséphine Pirson, cette chapelle a été érigée en l'honneur de N.-D. des Sept Douleurs, en reconnaissance d'une guérison extraordinaire et subite que la dite Marie-Joséphine Pirson croit avoir obtenue par l'intercession de la Vierge. Elle a été bâtie pour y pouvoir dire la messe le dernier novembre de la même année par le curé soussigné, avec l'autorisation de Mgr Dehesselle en date du 28 octobre 1851. S. Pirson, curé de Malempré.»



Xhout-si-Plout - Chapelle de Notre-Dame des sept Douleurs.

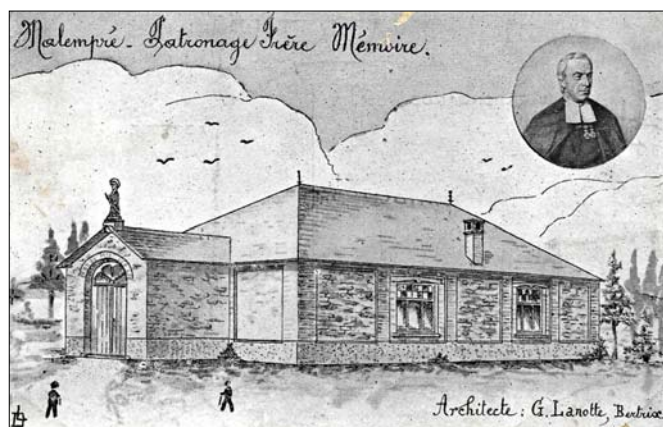
Le curé Pirson fit élever une rotonde en 1851 et y ajouta bientôt une nouvelle construction. La façade s'écroula en 1891. Dans le but de sauvegarder ce rustique sanctuaire et d'empêcher son complet anéantissement, le curé Mahoux, sur le désir de ses paroissiens, releva l'édifice que l'on bénit le 8 septembre 1893.

Les pèlerinages commencèrent déjà en 1887, à la demande de l'abbé Choideke, curé de Bra-sur-Lienne. Chaque année, le 8 septembre, les doyennés de Stavelot, d'Érezée et de Houffalize envoient vers ce lieu de piété des centaines de pèlerins de toutes classes et de tous rangs, porter aux pieds de la Vierge le tribut de leurs hommages. Les curés accompagnent leurs paroissiens. Précédés de bannières et d'oriflammes, la foule priante et chantante récite des litanies psalmodiées, effeuille de douces prières, de vieux cantiques.

Une grand-messe solennelle est célébrée à la chapelle à l'intention des pèlerins. Un prédicateur de renom y prend la parole afin d'inviter les fidèles à apporter comme une gerbe à la Vierge leur amour et leurs misères.

Le 11 novembre 1894, le R.P. Hilarion érigea dans le sanctuaire un Chemin de croix donné par le curé de Villette.

En 1900, l'abbé Simon, alors curé de Malempré, remplaça le vieil autel détérioré par un nouveau, en chêne sculpté.



Le patronage de Malempré qui servit de lazaret (infirmerie) en novembre 1918.

Au cours de l'offensive de von Rundstedt, la chapelle de Xhout-si-Plout a été, comme la plupart des églises et des oratoires de la Haute-Ardenne, fortement abîmée. Mais le curé de Malempré, en fonctions en 1949, et ses fidèles paroissiens mirent tout en œuvre pour faire plus belle que jamais cette antique chapelle, qui à cette date comptait 100 ans d'existence.



Malempré - Soldats de la Compagnie C du 330^e Régiment d'infanterie se dirigeant sur Bellaire (film) («De la neige et du sang» par Eddy Monfort).

Autour de la chapelle, le panorama se développe grandiose.

D'abord les champs qui s'en vont dévalant par bonds verts, jaunes ou bruns, sautent par-dessus les buissons de charmes, d'épines noires, vers les vallées où, par endroits, entre les aulnes, brille au soleil, l'éclat du petit ruisseau, le seul du territoire de Malempré.

Au-delà des prairies, le Pays dessine un large anneau de mystère où les ombres des nuages font des taches mouvantes qui ont des formes de bêtes gigantesques. Plus loin, vers Vaux-Chavanne, des mamelons touffus qui se perdent dans une brume gris argenté, qui se confond avec le ciel; là-bas, les noirs sapins dressent leurs têtes pyramidales.

Xhout-si-Plout n'a aucune prétention, mais on y respire cette atmosphère de paix saine et tranquille.

Odeigne

Odeigne, commune du canton d'Érezée, s'écrivait «Aldanias» d'après des documents de 714, 747 et 932. «L'Archidiaconé d'Ardenne» par D. Guillaume nous donne le nom de ce village aux diverses époques. C'est ainsi qu'Odeigne s'écrivait «Oldanias» en 1130, 1131.

Par la suite: «Holdenge» (1131); «Oldanges» (1135); «Oldange» (1140); «Odain» (1332); «Odaing» (1343); «Oldaingne» (1360); «Odenge» (1371); «Odaingne» (1373);



Odeigne vu par l'artiste Gérard Michel.

«Odengne» (1497-1538); «Odenge» (1589); «Odange» (1604, 1715); «Odensis» (1639); «Odeigne» en 1789.

Quelle est l'origine du nom de «Odeigne». Sur ce point, la plupart des auteurs sont d'accord. Il est question d'une très ancienne légende.

Les premiers habitants, encore idolâtres, avaient un culte particulier pour le dieu «Odin» et lui érigèrent une énorme statue et bâtirent un temple en l'honneur de ce dieu suprême de la mythologie. Et ce serait ainsi que les quelques maisons groupées autour de la statue sont devenues le village d'Odeigne.

Le pays tout entier, converti au christianisme, devint la propriété de l'abbaye de Stavelot jusqu'à la Révolution française de 1793.

Odeigne dépendait de la villa au ban de Lierneux par le testament de Pépin de Herstal, entre 687 et 714. Il figure sous le nom de «Aldanias» et il se retrouve dans une charte de restitution accordée par Carloman le 15 août 747.

Dans la suite, d'après «l'Archidiaconé d'Ardenne», probablement avant 862, il fit sans doute retour au domaine de la couronne et fut enlevé aux moines et de ce chef séparé de Lierneux.

Au commencement du X^e siècle, le territoire d'Odeigne et l'église appartenaient de droit héréditaire au Comte Albert qui en fit don à nouveau à l'abbaye de Stavelot le 3 octobre 932 en échange du village de Genneret au Condroz. (Halkin et Roland, t. 1, pp. 142-144)

Pour plus de précision, il s'agit d'Albert, fief de Regnier II de Hamont et parent du duc Gislebert qui, d'après un document historique, «donna le domaine en s'en réservant l'usufruit, ainsi qu'à son parent de Gislebert, Aldanas au pagus d'Ardenne».

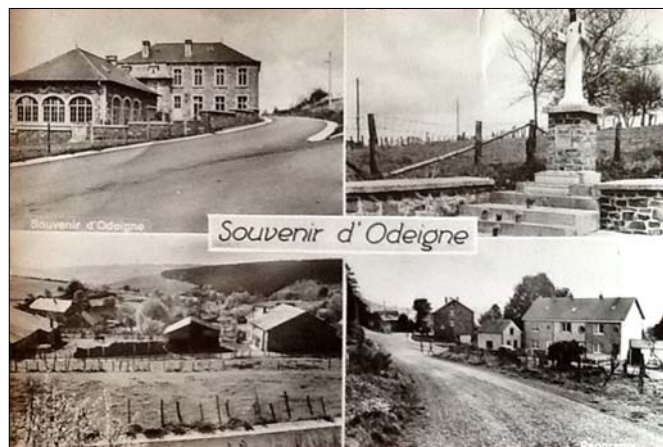
Les limites peuvent être celles des paroisses contiguës de Samrée (Notre-Dame) et de Dochamps (Saints-Pierre-et-Paul).

Dès ce moment, ce fut pour la population une ère de bonheur et de prospérité, car les moines de Stavelot, dont le régime était encore féodal, s'occupaient de tout ce qui pouvait donner aux paysans une vie plus facile et meilleure que celle des siècles précédents.

À propos du terme «Odeigne», «Aldanias» en 747, «Oldange» en 1140, certains auteurs estiment que Annas, eigne, sont des formes de ange, pour signifier manoir; Aldo, oldo et odo sont des noms patronymiques de fondateurs.

Le 28 août 1789, Odeigne procède à l'élection des députés de la future Commission d'Arbitrage. Fagnards et Malmédiens demandèrent les avis d'un juriste. Odeigne reçut ceux du notaire S.S. Jacquemin.

Lors de la Révolution, la population de nos contrées refusa de payer les diverses prestations pécuniaires que leur imposaient



Souvenir(s) d'Odeigne.

les lois et les coutumes de l'Ancien Régime. Cette résistance était devenue générale dès les premiers troubles, en septembre 1789. Odeigne, ainsi que Bra, Lierneux, Wanne, etc., suivirent le mouvement. Quelques personnes cependant payèrent leur dû. (D'après A. F. L. Stavelot-Malmédy, Recueil 4, 1790)

De quand date la première église d'Odeigne ? Nous ne pouvons le préciser. On croit que l'érection d'une chapelle ou de l'église paroissiale est due à l'intervention du seigneur du lieu vers le IX^e siècle, à moins que les moines de Stavelot (d'après les archives de l'abbaye) n'eussent doté cette localité d'une église peu après la première prise de possession de l'endroit, au siècle précédent. Quoi qu'il en soit, elle était à la collation du prince-abbé en 1130-1131 et payait à cette même époque certaines redevances annuelles à l'église de l'abbaye. Et on cite déjà le 28 juin 1322, Jermult de Odain, vestir d'Odain avec Wathieu persona d'Erclaye, mais ayant été le premier curé.



L'église d'Odeigne (extraite du site bernardmceus.wordpress.com).

Nous en retenons d'autres par la suite.

En 1135, le domaine d'Oldanges figure dans la liste des biens de Stavelot gravée sur le retable d'argent doré que l'abbé Wibald avait fait exécuter pour l'autel de Saint-Remacle.

« Par jugement arbitral émanant de Thierry de Werkenhuysen, Chevalier, prévôt de Laroche, en date du 17 novembre 1360, il fut reconnu que le monastère de Stavelot possédait tous les droits seigneuriaux à Odeigne et à Pironster, et que le duc de Luxembourg n'y avait que le droit de gîte et une redevance en cire pour son avouerie. » (Halkin et Roland, 4bis fol. 28 V^o, p. 323)

En consultant les archives de l'abbaye de Stavelot, on lit :

En 1343 et en 1704, l'église d'Odeigne était dédiée à la Sainte Vierge. Le titulaire actuel est saint Donat.

D'après le procès-verbal de la visite de l'Archidiacre d'Ardenne le 21 juin 1708, la dîme de cette paroisse était perçue par l'abbaye qui en laissait la moitié au recteur de la cure. »

Mais comme dans bien d'autres paroisses, à Odeigne les curés et tributaires exerçaient en effet les droits pastoraux du prince-abbé et ne recevaient qu'une « portion congrue » fort chichement mesurée.

Odeigne dépendait aussi de la « villa » de Lierneux. Nous avons sous les yeux la lettre adressée au curé de Lierneux, sire Dupont, par Remacle François Bonnelance, curé d'Odeigne.

Possédant l'original, nous publions cette missive à titre documentaire, en respectant l'orthographe telle quelle :

« Monsieur et Révérend Confrère,

» J'ay reçu ces jours passés lettre de M. le Gouverneur en conséquence de ce vous m'avié dit quand j'eut l'honneur d'aller cher vous au sujet de la séquestration de la dîme à remettre à Malempré ; il n'est pas d'intention que cette dîme venante du Pays fut mise chez l'Etranger qu'on trouverait grande difficulté

de la retirer, il trouve qu'il sera mieux de la remettre à Odeigne ou elle serait en toute seurté. Comme Odeigne étant aussi fort porté, concevant toutes ces raisons il serait plus à propos de la remettre icy, il me parait même que cela vous doit être égal.

» Il me dit que vous Luy aver écrit D'avoir perçu des dîmes les ans 1762 et 63. Cela étant ce pourrait avoir été dans le quartier de ceux De Malempré veu que le terein ou quartier dont question n'at pas été partagé depuis l'abornement fait et que ce quartier est tout autre et différent de ceux de Malempré. Quant à l'abornement fait par les deux cours il doit suffire, il ne pourra être sans doute que confirmé par Son Altesse qui aime mieux de voir Regner en bonne harmonie entre ces communautés que Les voir plaider. Après vous avoir présenté mes Respects, jesper que vous voudrez bien m'honorer D'un mot de Réponse, entre tems jay L'honneur D'être en toute vénération,

» Votre très humble el obéissant serviteur, R. Bonnelance, curé d'Odeigne.

» Odeigne ce 27 aoust 1769.

À Mr. Dupont, curé de Lierneux. »

Lors de la visite du 28 septembre 1715, la paroisse d'Odeigne comptait 140 communians. Elle passa au diocèse de Namur en 1803 avec le reste du canton d'Érezée.

L'église assez ancienne a été restaurée en 1846 et, lors de la campagne des Ardennes en 1945, elle subit d'importants dégâts. En 1952, un baraquement servait encore d'église provisoire.



Odeigne - Anciennes croix du cimetière.

Voici, aussi complète que possible, la liste des curés qui se sont succédé.

1. Jermult de Odain, déjà cité.

2. Gilles Onéal, curé de Notre-Dame de « Odaing » dans le diocèse de Liège, est cité le 12 février et le 18 novembre 1343. Ce prêtre était en même temps aumônier d'Englebert de la Marck depuis 1329 et chanoine de la collégiale de Huy depuis

1343 (Dom U. Besliere, suppliques de Clément VI, pp. 63 et 134).

3. Pierre de Wicherdange, est cité dans un acte du 13 janvier 1458 et dans un acte du 23 octobre 1471 (Archives de Düsseldorf).

4. Le 6 juin 1538, en remplacement de Jean de Odeigne, démissionnaire, les moines de Stavelot présentèrent :

5. Henri de Tulpelo (Toupy ou Zülrich), prêtre du diocèse de Cologne, pour exercer les fonctions pastorales à Odeigne.

6. D'après l' « Archidiaconé d'Ardenne », citons Messire Quirin Hurt ou Huart, de Bodeux, qui était curé à Odeigne de 1559 à 1561.

On trouve Messire Quirin Henry qui doit être le même personnage.

7. Jean de Houffalize est cité dans le pouillé de 1589 (I, 211bis, fol. 10).

8. Toussaint de Houffalize, cité dans les procès-verbaux de visites archidiaconales de 1604 et de 1606, mourut en fonctions en 1640.

9. Nicolas Vieuxjean, successeur du précédent, prit possession de la cure le 15 septembre 1640. Son nom figure encore dans un acte de 1659.

10. Jos. Parmentier, le 15 octobre 1681, l'abbé de Stavelot lui donna la cure d'Odeigne. Il était prieur de Malmédy.

11. Lui succéda Nicolas Dupont, lequel donna sa démission en 1690.

12. Georges Henroye, nommé en 1690, il est encore cité en 1708 (V. 51bis, fol. 12 V°).

13. Jean Henri Dutiege, est cité en 1742.

14. Henri Poncelet, cité en 1752, décédé en 1771.

15. Remacle François Bonnelance, originaire de Stavelot, cité dans les actes de 1768 et 1789.

16. M. Aguernez, décédé vers 1800.

17. Henri Joseph Wels, nommé à la cure le 12 juin 1800 (I 213bis, fol. 7).

18. Cornélis, le dernier que nous connaissons, cité en 1952.

Voici quelques noms de vicaires ayant été en activité dans la paroisse d'Odeigne :

Le 6 juin 1588, la Cour d'Odeigne présenta au prince de Stavelot, un candidat à la marguillerie de cette localité, mais le nom n'est pas indiqué (chapitre reg. 30, fol. 308).

1. Toussaint Pétri, 1624.

2. Jean Valentin, cité en 1625 et en 1658.

3. Gaspard Pirard, marguiller, 1659.

4. Jean Lambert Legros, chapelain, 1708.

5. Gaspard Corbay, prémissaire, 1708.

Signalons en outre des prêtres originaires de la paroisse :

1. Henri Poncelet a été vicaire à Freyneux, puis curé dans son village d'origine et curé à Amberloup le 10 mai 1752. Il est décédé en 1771. (I 212, fol. 133 et 208).

2. Jean Joseph Meunier, a été curé d'Arbrefontaine, 1875-1893.

3. Plus récent, Cément Mottet, né à Oster-Odeigne le 29 décembre 1893 et décédé le 22 octobre 1960. Ancien professeur de religion à l'Athénée Royal d'Arlon, il fut un résistant de la guerre 1940-1945.

★ ★ ★

Odeigne a pour dépendances : Oster, Moulins, Croix de Fay, Piron et Belhée ou Belheid.

OSTER

Un très vieux et petit hameau qu'il ne faut pas confondre avec Oster (Érezée). Son nom est d'origine celtique. « Os, oes »



Oster - Le village.

qui signifie : bois, forêt ; « ter, ster » : ruisseau selon Bullet et M. Delafontaine. On conclut qu'Oster veut dire : « ruisseau venant du bois ».

Oster a fourni d'autres termes : Osterrich, Austrie, Austrasie, le pays de l'Est, de l'Orient, par rapport à la Neustrie, Neoster, l'Occident. La première maison a pu recevoir le nom d'Oster par des habitants placés à l'Occident.

On cite J. Valtin comme ayant été vicaire à Oster, 19 juin 1787. Quant à la chapelle, elle date de 1859.

Le hameau d'Oster, distant de 30 minutes d'Odeigne, fut annexé à ce dernier après la Révolution.



Ancienne ferme à Oster, rue Fontaine des Chevaux (Patrimoine architectural et territoires de Wallonie).



Oster - Épicerie Pierret-Goffart.

BELHEID

Section de la commune, il existe un lieu-dit « Belle Haie ». Heyd signifie bruyère en pente. « Bel », dans le sens de beau, écrit E. Tandel, ne peut être appliqué à une bruyère. Est-ce Belenus ? « Bel », divinité des Germains ou le nom propre Belo ?

MOULIN CRAHAY

Peu habité, il y a néanmoins un moulin comme le mot le dit. On connaît des souvenirs... et des légendes, peut-être. Dans la

vallée au pied des collines, il tourne encore inlassablement, sous la pression joyeuse de l'eau qui dégringole et vient l'activer. C'est un coin archaïque et pittoresque.

Odeigne est situé à 505 mètres d'altitude au seuil de l'église ; 622 mètres au sommet de la borne kilométrique 84, route de Fraiture à La Roche. Superficie : 1.693 hectares.

Quant à la population de la commune, elle atteint, d'après les derniers renseignements que nous connaissons, 311 habitants, dont 154 hommes et 157 femmes.

On enregistrait 12 maisons en 1793. En 1840 : 480 habitants ; en 1880 : 500 habitants. Le record semble avoir été atteint en 1910 avec 525 habitants.

Depuis lors, ce fut la forte décroissance. L'exode rural a été très marquant. En 1956, on envisagea des mesures exceptionnelles pour enrayer cet exode. On attend encore, ce nous semble, les réalisations pratiques.

Les distances : d'Érezée, 13,5 km. Odeigne appartient à ce canton, à l'arrondissement de Marche (28,5 km). De la station de Vielsalm, on compte 19,5 km ; de celle de Melreux, 21 km ; de La Roche, 18 km ; d'Amonines, 10 km ; de Bihain, 11,5 km ; de Dochamps, 6,5 km ; de Grandmenil, 6 km ; de Lierneux, 12 km ; de Malempré, 4 km ; de Samrée, 11,5 km ; de Les Tailles, 8 km ; de Vaux-Chavanne, 7,5 km ; de Wibrin, 12,5 km.

Nous avons repéré quelques ruisseaux ayant source à Odeigne. FAIT DE FOLIE. Source dans la tourbière du Fond de Nazieux-Fa, se jette dans l'Aisne à 4,5 km de son départ. Nous avons rencontré d'autres noms de ce ruisseau, notamment «Dessous la Heid», «Fays de la Folie».

REMATE est signalé comme ayant sa source à la Fontaine d'Odeigne. C'est une appellation qui n'a aucun rapport avec la localité. N'est-ce pas du côté d'Ouffet ?

Le SASINRY a son origine du côté de Grandmenil ; on trouve en outre SACAINRY.

L' AISNE prend sa source sur le territoire, se jette dans l'Ourthe à Bomal, après avoir arrosé, en mille gracieux détours, une zone aussi boisée que sauvage. Elle reçoit sur son parcours l'appoint de nombreux ruisseaux et ruisselets dont les eaux cristallines descendent en murmurant des montagnes environnantes pour se précipiter en cascades dans son lit caillouteux.

Odeigne est dissimulé, avec un clocher original dans un creux de montagne. Il y a ici des coins charmants comme en maintes localités ardennaises, des coins où l'on aimera à s'attarder au sein de la nature saine et champêtre. Des forêts de hêtres et de chênes parsemées de marais tourbeux, dont l'on a extrait bien longtemps le combustible nécessaire aux habitants. On raconte que de gros hêtres étaient plantés jadis de distance en distance à travers la plaine de bruyères et de fange, et cela intentionnellement, afin de pouvoir renseigner les voyageurs égarés au temps des neiges souvent très abondantes en ces lieux.



Odeigne - L'église et ses environs.

Une colline située à 15 minutes du village appelée «Thier del Justia», était le lieu désigné pour l'exécution des criminels et on craignait les revenants. «Thier del Justia» existe aussi à Malempré et à Lierneux.

Nous avons dit qu'Odeigne fut sous la dépendance de l'abbaye de Stavelot jusqu'à la Révolution française. Les anciens faisaient le plus grand éloge du gouvernement de l'abbaye. Les paysans vivaient dans une grande aisance et se trouvaient heureux et contents de ce régime.

Le curé du village, qui remplissait également les fonctions d'officier de l'état-civil, étant envoyé par l'abbé de Stavelot. Ce curé avait un vicaire chargé de tenir l'école du village. Aussi remarque-t-on, en compulsant les anciennes archives de la commune, qu'avant la Révolution, un grand nombre de villageois savaient lire et écrire.



Odeigne - Belle ferme tricellulaire du XIX^e siècle (Patrimoine architectural et territoires de Wallonie).

Voici des documents relatifs à l'abbaye de Stavelot-Malmédy et à la Principauté (aux Archives de l'État à Liège) intéressant Odeigne.

- 1) B.53 IV^e ancien 1D. Registre contenant des chartes au sujet d'Odeigne.
- 2) Registre coté B. 54g : relevés de cens et rentes à Odeigne.
- 3) Registre coté B207 (ancien 14 A). Actes émanés de Christophe de Manderscheid.
- 4) Registre coté B. 207 c : des actes, 1576 à 1578.
- 5) Registre coté B.207d. Actes de 1581 à 1586.
- 6) Registre coté B. 541 du chapitre de Stavelot contenant collation de bénéfices, offices, bailles de dîmes, cens, etc. 1665 à 1670.
- 7) Farde cotée R. à 6, au sujet de la nomination d'un représentant pour jurer fidélité au Prince. Est apposé le sceau d'Odeigne.
- 8) Registre coté B. 207 n. Actes sous le gouvernement de Mgr Jacques, 1766 à 1780.
- 9) Registre coté B. 2070. Actes de 1780 à 1794.
- 10) Registre coté B. 2072k. Actes et ordonnances sous le Prince Jacques, commencé le 7 mars 1772 et finissant le 15 avril 1794.
- 11) Registre coté 4438. Cens et argent des annuellement dans la mayeurie d'Odeigne, 1788-1793.

Le désordre régnant dans les campagnes, comme à Odeigne et ailleurs en 1790 (octobre), des incidents violents éclatèrent à propos de la dîme des pommes de terre. Le 22, une vingtaine de paroissiens, armés du village précité, assaillirent les domestiques du curé au moment où ils récoltaient dans les champs la quote-part due à leur maître. Comme celui-ci s'interposait, il fut injurié et battu.

Population : en 1840, 480 habitants ; en 1890, 487 ; en 1910, 525 ; en 1946, 415 ; en 1950, 366 ; en 1954, 325 ; en 1960, 311.

Il y a donc forte décroissance à partir de 1946. L'exode rural est très marquant.

Vaux-Chavanne

C'est un village calme et tranquille de la Haute-Ardenne, dont les habitations sont groupées en deux essaims au nord-ouest de la route Manhay-Bra. Cette dernière localité est à 4 km.

L'étymologie de Vaux-Chavanne est décrite comme suit : Ch. Grandgagnage a lu dans une charte « Vallès de Xhavaux ». Le dernier mot ne serait-il pas un nom propre du possesseur ? ajoute cet auteur.



Le village de Vaux-Chavanne (Patrimoine architectural et territoires de Wallonie).

Un inventaire de Saint-Hubert de 1730 signale : « Chavagne, Chavané (anne, aîné, agne, aigne sont des formes désignant de l'eau) d'après Roquefort et M. Chotin.

Sur une tombe de l'ancien cimetière de Lierneux, on lit : « Anne-Marie Collard, décédée en 1806, de la Veaux de Chavanne ».

★ ★ ★

Ici, on s'adonne principalement à l'agriculture, avec le courage légendaire de l'Ardennais. Le travail d'une terre ingrate que les sueurs des aïeux ont tirée de la stérilité et qu'il lui faut tourner et retourner sans cesse.

L'ancêtre a transmis sa pensée à ses enfants. Presque toujours, il s'en trouve un pour reprendre le flambeau et se faire le continuateur fidèle de solides traditions.



Faucheurs à Manhay.

Ceux qui ont quitté le village, la ferme, pour une situation ailleurs, parfois dans les grands centres, reviennent en certaines circonstances, à la Toussaint par exemple, se recueillir sur la tombe sans faste des défunts. À la kermesse, une grande date aussi où ils sont accueillis à bras ouverts. Ils revoient la vie rurale pratique et persuasive qu'ils ont connue et aimée sans aucun doute ; et on ne manque pas de dire : « C'était le bon vieux temps ! ».

Outre l'agriculture, il existe aussi l'exploitation des forêts. Anciennement, les environs de Vaux-Chavanne étaient couverts de hêtres et de taillis, plus considérables qu'aujourd'hui.

Les troncs de chênes, de hêtres servaient à alimenter l'industrie métallurgique locale.

Très important encore : le « Bois du Pays » sis à quelques kilomètres qui aborde aux premières maisons de Briscol (Erezée) et s'étend à perte de vue.

Un vieil ouvrage estime que ce vaste massif, en 1736, avait une superficie de 24.000 hectares environ et était constitué de futaies de hêtres et entouré par les villages de Deux-Rys, Harre, Chêne-al-Pierre, Grandmenil, Lafosse, Amonines, Erpigny, Briscol, Mormont, Hoursinne.

Le bois subissait de multiples manipulations, depuis l'abattage jusqu'au moment de son utilisation dans un domaine quelconque, somme de travail que requiert la mise en valeur de nos forêts.

Aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, bien des petites vallées du Nord du Luxembourg étaient semées d'usines à fer. C'était le cas à Heyd, Grand-Han, Harre, etc. À Vaux-Chavanne, « À vi fornê », les habitants se livraient à cette industrie. En cet endroit, un « trou circulaire » était creusé : c'était le « haut fourneau ».

Le minerai arrivait de la Lienne. Celui-ci était chargé sur de solides chariots conduits par des bœufs aux pas lourds et pesants.

Nos « métallurgistes » plaçaient dans le fond de la cavité artificielle une bonne couche de bûches. Ce combustible était recouvert de minerai, puis de bûches, de minerai, etc.

Sous l'action du feu, le fer en fusion était recueilli dans des bassins, creusés en terre. Les parois de ces bassins étaient soigneusement tapissées d'une épaisse couche d'argile mélangée de bouse.

Les mêmes précautions étaient prises pour former les moules d'où il en sortait des bacs, bouilloires, chenets, etc.

Chaque maison possédait sa ou ses enclumettes (petites enclumes portatives). Durant l'hiver surtout, hommes, femmes se livraient à la fabrication des clous. » (L'Annonce)

Les bûcherons faisaient écho aux bruits des forges, mêlant les coups de cognée au vacarme des marteaux et des ciseaux.

Bien des documents existent sans doute dans la poussière des archives au sujet de cette industrie, c'est la tâche de laborieux fouilleurs.



Vaux-Chavanne selon l'artiste Gérard Michel.

À Vaux-Chavanne, on connut aussi l'élevage des moutons. On estime que l'exploitation de la laine pouvait monter annuellement à 14.700 livres. Une partie de celle-ci était dirigée sur Neufchâteau, Stavelot, voire même la province de Limbourg.

Les derniers troupeaux de moutons ont disparu peu à peu en Ardenne et la race des vieux bergers n'est plus qu'un souvenir. Le passage de la troupe bélante constituait chez nous un des événements principaux de la journée campagnarde, et la tonte des bêtes à laine était aussi une jolie et très ancienne tradition.

Dans la faisceau des industries anciennes qui vivaient et prospéraient sur le sol ardennais, la tannerie fut très caractéristique.

C'était non seulement un élément actif de la vie de nos ancêtres, qui exigeait de rares qualités professionnelles, et le courage légendaire des ouvriers est connu. Nul labeur ne les rebute.



Vaux-Chavanne - Le vieux moulin.

La spécialité de la tannerie eut son temps de prospérité à Vaux-Chavanne; elle est morte aujourd'hui.

Un vieux journal signale que son établissement fut l'œuvre d'un Lorrain qui, lors des campagnes de Napoléon, quitta son lointain pays («l'ancêtre», ainsi le cite le quotidien en question).

«Il n'avait pas de sabots comme le bonhomme de la chanson, mais de bons souliers cloutés, car il partait sans esprit de retour, et dans les poings et dans la tête, le rude métier des tanneurs.

Il marcha longtemps, s'enfonça dans l'Ardenne et, dans le coin le plus isolé, en apparence le plus misérable, il s'arrêta.

Vaux-Chavanne était à l'époque, un ruissellement d'eaux vives entre deux forêts. Quelques mesures s'élevaient parmi les champs où l'on cultivait l'orge.

Le Lorrain choisit sa source, la reconnut favorable et près du flot abondant, il bâtit sa demeure.

La forêt donna ses écorces avec leur tanin, le ruisseau fournit son eau, l'artisan solitaire recueillit les peaux qu'il savait travailler avec science et courage. Ainsi, dans la fange isolée, naquit une vivante industrie. Il fallut bientôt creuser de nouvelles cuves, dresser des séchoirs et partager le labeur avec les occupants des mesures.

À la fin de sa vie, l'ancêtre qui avait pris femme dans le pays, regardait son œuvre avec joie et fierté. Une odeur fauve flottait sur Vaux-Chavanne.

Son fils, qui lui succédait, avait, comme lui, le métier dans le sang et l'esprit porté pour le négoce. La tannerie du Lorrain prospérait pour le bien de la famille et du village. Les cuves s'alignaient à côté des cuves et les séchoirs s'agrandissaient. Sur les chevalets en bataille, de nombreux ouvriers maniaient à tour de bras, les couteaux à ébourrer et les queurces tranchants. Afin de parfaire les équipes, on alla quérir des hommes au-delà des bois et jusqu'aux vallées lointaines.

Le beau métier de tanneur eut alors des compagnons et des apprentis parmi les braconniers de l'Ardenne. On connut des fosses à La Roche, à Grimonster, à Lierneux, à Stavelot et Malmédy. Mais le maître avait abusé de ses forces; à son tour, il dut abandonner la partie et passer la main à ses enfants.

La destinée du troisième s'annonça d'abord aussi brillante. Il n'avait pas son pareil pour fouler, écharner et façonner et plus d'un secret entraînait dans le «passement des currêts» par lui immergés. Cependant, en dépit de son adresse et de son zèle au travail, vint un jour où les belles peaux de Vaux-Chavanne si souples, si lisses furent moins demandées sur les marchés des deux provinces. Comme il était homme de ressources et ne

craignait pas d'entreprendre, il monta une corroierie où l'on put travailler le cuir d'œuvre.

Ce fut le dernier agrandissement de la maison de l'ancêtre qui en avait reçu bien d'autres. Malgré les efforts du patron, l'activité de la tannerie allait sur un rythme décroissant. Les temps du beau métier étaient révolus. Comment lutter contre les nouveaux modes de travail, chimiques et électriques qui vous «gonflent» en huit jours un cuir que les anciens mettaient deux ans à préparer? Déjà dans les villages voisins, plusieurs patrons découragés avaient comblé leurs cuves.

L'œuvre du vieux Lorrain n'a pas été au-delà de la quatrième génération. Celui qui en avait hérité dut abdiquer alors que se fermait ce siècle de labeur opiniâtre et de fidélité au métier. Les villageois s'en sont retournés à leurs champs, à leurs pâtures, à leurs travaux de bûcherons.

Mais Vaux-Chavanne y a gagné quelques fermes plantureuses, quelques maisons jalousement entretenues et cette église, ces vergers, ces ponts qui font d'un endroit jadis misérable, une petite patrie si chère à quelques centaines d'hommes.

La vieille demeure du Lorrain se dresse encore au bord du ruisseau. Ses pignons blancs résistent avec un geste d'orgueil devant les noyers centenaires. Elle a grand air encore qu'on la devine bientôt perdue.



Tannerie Lebrun à Vaux-Chavanne en 1945 (photo IRPA).



Tannerie Lebrun à Vaux-Chavanne en 1945 (façade arrière) (photo IRPA).

Comme les vieilles gens qui ont changé de conditions, elle utilise d'autres fins, les pièces de son ancienne richesse. C'est ainsi que les séchoirs abritent les instruments de labour et que le bétail meugle, aux jours d'hiver, dans les réserves transformées en étables.

Mais, entre les bâtiments, les cuves démantelées, abandonnées à l'usure du temps, bayent au ciel comme des orbites vides. Et, parfois, quand un coup de fourche égaré, quand le raclement d'un sabot de cheval arrache, du sol inégal, une noire motte de tannée, la fauve odeur de cuir brusquement libérée, monte dans l'air de Vaux-Chavanne et va réveiller l'âme du vieux Lorrain

qui dort à l'ombre du clocher.»

Ainsi écrivait, il y a quelques 40 ans, un journal régional.

On est stupéfait de constater que bien des tanneries ont disparu au cours d'une vie d'homme. Des tentatives de résurrection furent entreprises sans résultats positifs.

Ainsi Stavelot comptait 24 tanneries en 1896; qu'en reste-t-il? Vieille cité de l'industrie du cuir, elle est déchue. Combien de cheminées fument-elles encore?

L'essor de Malmédy est considérablement diminué.

Plus de tannerie à Lierneux. Au cours de la guerre 1914-1918, la tannerie Beaupain était encore en activité. Depuis pas mal d'années, les installations de celle-ci, les bâtiments des séchoirs à claires-voies sont utilisés à d'autres fins ou abandonnés à l'usure du temps. En 1943, ils furent mis en vente publique pour être transformés (1949) en atelier de menuiserie. Puis ce fut une simple remise, lavoir, etc., pour disparaître, peut-être totalement, dans un avenir prochain.

Plus rien à La Roche, Grimonster, Soy... et d'autres.

Nous avons bien connu la tannerie Lebrun, ainsi que son propriétaire de Vaux-Chavanne. Quant au dernier tanneur, Théophile Englebert, il est décédé en 1900 à l'âge de 86 ans. On peut encore voir des vestiges d'un passé très éloquent de cette vieille industrie.

★ ★ ★

Le hameau de **MANHAY**, à 545 mètres d'altitude, constitue une section dépendant de la commune de Vaux-Chavanne; carrefour important de diverses grand-routes, dans une dépression du plateau des Tailles.

Le mot Manhay: «man» venant de «mancre» est une manse, une ferme.

Haie, en wallon, est un bois à écorcer les chênes. «Hay», forme romane de heyd ou bruyère. De ces interprétations, nous préférons ici la dernière, estime Tandel.

Avant la construction de la grand-route de Liège (1838), «le Manhay», disait-on alors, était un petit hameau de quelques vieilles bicoques. Depuis la création de cette route jusqu'au moment où le chemin de fer de l'Ourthe fut construit (1867), le Manhay vit passer de nombreux voyageurs. C'était un relais de poste important. À cette époque, deux grands chars à quatre chevaux faisaient chaque jour la route de Liège à Arlon et se rencontraient vers minuit entre le Manhay et la Baraque de Fraiture. D'autre part, un service de voitures reliait le jour, Bastogne et Aywaille: les voitures se croisaient à 11 heures au Manhay. Des relais étaient échelonnés le long des routes, de façon à ce que les chevaux ne fassent jamais plus de 25 km.



Une malle-poste à Manhay.

Des malles-poste, parlons-en! Ah! ce n'était pas rien d'effectuer un long trajet par ce moyen. Il fallait au conducteur une force de résistance peu commune, surtout lorsque ces véhicules au cours de l'hiver devaient se frayer un passage dans la neige, à travers la région rude qui est la nôtre.

On se demande aujourd'hui si les chroniqueurs n'exagéraient pas en relatant les récits que contenaient les «mâlis» d'Ardenne. Ils ne disaient que l'exacte vérité.

Nous avons retrouvé un vieux tarif de transport daté de 1880. Il signale que le prix des places d'intérieur de la malle-poste était fixé à 10 centimes par kilomètre de parcours, et alors on ne connaissait que les voitures à un cheval, qui contenaient à l'intérieur quatre ou six places. On connut plus tard des véhicules traînés par 3 ou 4 chevaux et évidemment plus spacieux. Il était défendu d'y fumer (1880) et d'y admettre une cinquième ou une septième personne, si ce n'était de consentement unanime des voyageurs. Les enfants au-dessous de trois ans payaient le quart du prix, et ceux âgés de trois à six ans, la moitié du prix.

Chaque voyageur avait droit au transport gratuit de 20 kilogrammes de bagages.

En 1890 existait le service Lierneux-Samrée exploité par le sieur Molhan. Un service par jour, trajet 23 km. Cela pouvait rapporter, bon an mal an, une recette de 200 francs environ.

Départ de Lierneux à 7 h. 30 du matin, arrivée à Samrée à 12 h. On partait par Jevigné, Vaux-Chavanne et Manhay, où il y avait un peu d'arrêt pour permettre de soigner les chevaux et au conducteur de se restaurer. On reprenait la route par Oster-Odeigne, Freyneux, Dochamps et enfin Samrée. Prix du parcours: 18 F 50. Retour à 15 h. pour arriver à 19 h. 30 à Lierneux.

Il existait en outre le service Bastogne et Aywaille. C'est vers 11 heures que les voitures se rencontraient à Manhay; le service vers Bomal, La Roche, Houffalize, Lierneux. Grâce à la création de ces services, Manhay sortit un peu de son isolement.

Le vieil «Hôtel des Ardennes» est un souvenir de cette époque. Auberge accueillante, vaste maison blanche où l'on était reçu cordialement «à la bonne mode», le conducteur de la malle-poste s'y reposait un moment, y retrouvait ses vieux camarades, les marchands de chevaux des foires régionales, les «messagers», les colporteurs et les bons buveurs, jacassant, buvant dans une ambiance de rires et de saine gaité.



Une malle-poste de passage à Lafosse-Grandmenil.

Il n'était pas rare de voir alignés devant l'hôtel de nombreux chariots à quatre chevaux, appartenant à des messagers qui allaient à Liège ou qui en revenaient, car tout le trafic du Luxembourg se faisait par Manhay.

Signalons encore l'Hôtel Pirson, fort achalandé. Le propriétaire qui était maître des postes est décédé en septembre 1860.

En octobre 1879, un bureau de postes fut installé à Manhay, ainsi que le télégraphe; et le service des «malles» fut supprimé.

On songea à l'établissement du vicinal ayant Manhay comme point central de la ligne Comblain-la-Tour à Melreux. Il transforma rapidement la localité et allait devenir un puissant intérêt pour les touristes, auxquels il permettra d'accéder facilement en pleine Ardenne, dans des régions jusqu'alors mal-

heureusement dépourvues de tout moyen pratique de communication.



Manhay - La gare.

Les vieilles auberges d'autrefois étaient déjà d'agréables lieux de séjour, où les célèbres jambons et gigots d'Ardenne s'entouraient d'une cuisine qui ravivait les gourmets.

Manhay ne perdit rien de sa physionomie pittoresque, au carrefour des grand-routes, nous l'avons dit, et dans ce paysage que l'isolement a gardé d'aspect frustré et sauvage. Depuis longtemps, au reste, la contrée attira l'attention de tous ceux à qui est chère la vie au milieu des arbres, des rochers, des eaux vives et des montagnes.

Pittoresque pays, limitrophe des provinces de Liège et de Luxembourg, qui s'étend entre Comblain-la-Tour d'une part, et Melreux d'autre part, en passant par Xhoris, Werbomont, Manhay, Érezée et Hotton.

La ligne vicinale Comblain-la-Tour-Melreux, au parcours tourmenté, dessinant ses méandres à travers un pays essentiellement montagneux, allonge ses rails sur 64 kilomètres de longueur; tantôt elle s'accroche au flanc des coteaux de façon à se hisser jusqu'à des altitudes approchant des 500 mètres; tantôt elle dévale au fond des vallées, où des ruisseaux capricieux bondissent gaiement à travers les éboulis.

Par endroit, lisons-nous dans « Touring Club » (1910), la voie se replie comme une couleuvre et par trois fois passe quasiment à la même place, mais à des niveaux différents. C'est un Gothard miniature, ménageant à chaque échappée des panoramas de plus en plus étendus jusque sur la lointaine Eifel.



Tram en gare de Manhay en 1914 (ligne Melreux-Comblain).

L'excursionniste qui s'est confié au petit, au vaillant chemin de fer, qui s'essouffle à grand bruit en s'attaquant à la montagne, passe littéralement d'émerveillement en émerveillement. Ce sera pour beaucoup une révélation que de constater que nous avons en Belgique même des sites comparables à ceux que l'on court admirer dans la Petite Suisse luxembourgeoise et

dans les Vosges.

Cette partie de l'Ardenne, particulièrement chatoyante à l'arrière-saison, où la bruyère en fleurs étale de par les monts son rutilant tapis, est celle de vastes horizons coupés ça et là de champs et de prairies sur lesquels tranchent vigoureusement les taches sombres des bois. Ce n'est pas, comme dans la Forêt Noire, la désespérante et monotone forêt de sapins qui finit par engendrer la mélancolie; c'est une variété infinie d'aspects qui allie dans un heureux mélange le charme prenant de la sylve, à la séduction naturelle de la campagne.

Appréciation très juste qui ne peut que tenter les amateurs de belles excursions.

On ne manquera pas de se diriger vers la Lienne, Bra, Lierneux, à la Baraque de Fraiture et dans les Fagnes de l'Ardenne, dont les paysages de solitude ont la beauté changeante et formidable de la mer et de la steppe.

De Manhay, belle route vers Grandmenil qui se trouve à 3,5 km (altitude 435 mètres). Pour Harre: 10 km; Lierneux: 8 km; Malempré: 3,5 km; Odeigne: 7,5 km.

En 1892, il fut sérieusement question d'un projet de chemin de fer vicinal reliant Bomal à Vielsalm par Lierneux. Ce projet était destiné à favoriser onze communes de la région. Une nouvelle impulsion serait donnée au commerce de bétail. En effet, les marchands du Condroz, d'une partie de la province de Namur, des environs de Huy, de Ciney, etc., y trouveraient grand avantage. Une autre ressource consistait dans le transport des voyageurs en desservant toutes les communes circonvoisines privées de communications sur un espace assez étendu. Projet qui n'eut pas de lendemain. À l'heure actuelle, le vicinal de Manhay est supprimé. Il est remplacé par l'autobus communiquant avec Érezée, Bomal, Liège, Houffalize, Athus, Lierneux, Vielsalm, etc.

Un extrait notarial. Une famille seigneuriale du nom de Malaise a habité Manhay. Son nom s'est conservé dans le bois: «de Malaise». La maison qu'elle habitait possédait entre autres choses remarquables une cheminée sur les faces latérales de laquelle sont peintes en vert sur marbre blanc des figures représentant les principaux personnages de la Bible. On pouvait encore voir une petite chapelle adossée au pignon de droite, et dont l'entrée est à l'intérieur du manoir.

Non loin de Manhay, entre Malempré et Vaux-Chavanne, on rencontre des monuments druidiques et, du côté de Fraiture, la pierre «Fal-Housse» qui rappelle le culte de la prudente Faule (sœur de Thor, dieu de la Foudre) dont le temple était un groupe de pierres gigantesques, au milieu d'une plaine élevée et unie.

Trois châteaux s'élevaient à Malempré: le château des Dames, le château Pilate, le château de la Tour. Mais les Sarrazins sont venus et, après, des démolisseurs de ruines non moins féroces. Il en reste un aqueduc et des pierres.

Tout alentour de Vaux-Chavanne, des villas et des châteaux surgissent des bois: c'est à Chêne-al'Pierre, le château et le beau parc de la famille Van Hoorde; la villa de Bellaire, bâtie par M. Stévant, ancien échevin de Liège et professeur à l'Université; la villa de Bahou, entourée de pièces d'eau et où M. Gilkinet, professeur à l'Université de Liège, a groupé dans un parc plus de cent variétés de conifères.

Pendant tout un temps, les moyens d'accès pour aboutir à Vaux-Chavanne furent très difficiles; les routes par endroits étaient impraticables, à tel point que l'autobus Trois-Ponts-Manhay refusa d'assurer, même avant la guerre, le service sur le tronçon Bra-Manhay.

Chose regrettable pour les touristes: les véhicules automobiles, perte de temps et d'argent pour les transporteurs obligés d'emprunter ces routes.

En 1950, l'État reprit à sa charge la route de Bodeux-Bra-Vaux-Chavanne-Manhay : bonne nouvelle, favorable à l'intérêt général et qui a satisfait tout le monde.

★ ★ ★

La commune eut beaucoup à souffrir au cours des dernières guerres. En 1914, Manhay comptait 120 habitants et une vingtaine de maisons. La dévastation passa dans ce coin paisible et les troupes allemandes, assoiffées de pillages, se distinguèrent par des forfaits incroyables. Le 21 août, ils occupaient le hameau. Le 23 au matin, un coup de feu fut tiré par un soldat allemand. Aussitôt, une fusillade éclata et l'officier donna l'ordre de mettre le feu au hameau. Quelques minutes après, onze maisons étaient en flammes. Trois villageois furent tués. Plusieurs hommes furent conduits en Allemagne où ils subirent une dure captivité.



Manhay - L'école brûlée par les Allemands en 1914.

Lors de la guerre 1940-1945, la commune de Vaux-Chavanne subit encore des dégâts. Il faut signaler encore la dévastation de Manhay ; son voisin Grandmenil eut aussi beaucoup à souffrir.

Quelques victimes et notamment un habitant du nom de Jules Tribolet qui, enlevé de force le 27 août 1943 par la Gestapo, fut conduit en Allemagne où il est mort tragiquement le 31 août 1944.

Sa dépouille mortelle a été ramenée dans son pays natal le 29 juillet 1949 et la commune lui fit d'imposantes funérailles le lundi 1^{er} août.

Les Américains, par suite de la contre-offensive de von Rundstedt, ayant abandonné Saint-Vith, ne tardèrent pas à abandonner Vielsalm puis Lierneux. Ceci se passait le 24 décembre 1944. Ils battent en retraite du côté de Manhay. Et quelques jours après, de violents combats se déroulent sur le territoire de Vaux-Chavanne et du côté de Grandmenil. Les Allemands, au cours d'une puissante attaque, sur un front de 3 km, s'emparèrent bientôt du village de Manhay qui, successivement, fut pris et repris, notamment le 28 décembre.

Nous l'avons dit, Manhay est un centre important, et il constituait au point de vue militaire, un carrefour commandant le ravitaillement des armées. En effet, pour ceux qui, comme nous, connaissent l'endroit, les routes qui y convergent conduisent soit vers Liège, Vielsalm, Stavelot, Bastogne, Érezée, Marche. C'est assez dire que, dans les deux camps, on fit l'impossible pour garder cette position de premier ordre.

La distance à vol d'oiseau entre Bastogne et Manhay étant d'environ 23 km, c'est l'espace dont disposait von Rundstedt entre ses deux flancs. La moindre avance des Alliés, de Manhay vers le sud et de Bastogne vers le nord, menaçait dangereusement les armées allemandes opérant plus à l'ouest. Au 28 décembre, les Américains progressaient au-delà de Bastogne.

Le 29 décembre, les Alliés poursuivent leurs opérations offensives dans le secteur de Grandmenil. La position de von

Rundstedt, en cet endroit, est mauvaise. En ce moment, il est peut-être à la veille d'un grand désastre. La reprise de Grandmenil et de Manhay amène les forces alliées à 8 km de l'une des deux dernières routes restées à la disposition du commandement allemand pour ravitailler ses unités avancées. Si les Alliés atteignaient la Baraque de Fraiture, ils auraient coupé la route principale La Roche-Saint-Vith et ne seraient qu'à 19 km de Bastogne. Les pointes de ces deux forces, qui pouvaient se former en tenailles, étaient reliées entre elles par une route latérale de premier ordre, partant de Bastogne droit vers le nord et passant par Houffalize.



À Manhay, le 6 janvier 1945, ce char Panther est poussé dans le fossé par un bulldozer du 49^e bataillon de génie. (« De la neige et du sang » par Eddy Monfort).

La situation semble donc décisive vers le 29 décembre. Les deux armées alliées venant, l'une du nord et l'autre du sud, sont déjà à portée de canon. Lorsque le temps devint meilleur et que se dissipa le brouillard intense qui recouvrait l'Ardenne, l'aviation alliée entra en action et les ravages qu'elle causa aux armées ennemies, dans les parages de Manhay et de la Baraque de Fraiture, peuvent être qualifiés de formidables.

Au début de janvier 1945, de violents combats continuent à se dérouler dans nos parages. Malgré le temps défavorable, l'aviation alliée effectue de nombreuses sorties pour attaquer les convois ennemis. Le canon tonne du côté de Manhay. Le 5 janvier 1945, on signale que la 1^{re} Armée américaine a attaqué le flanc nord allemand entre Hotton et Grandmenil et elle a réalisé des progrès. C'est au moment où le maréchal Montgomery prend le commandement des armées alliées au nord du saillant des Ardennes. Le vaillant chef intervient à l'heure où, du côté de Grandmenil, au sud-est, les Alliés ont vigoureusement attaqué. Ainsi ce modeste village et son voisin Vaux-Chavanne prennent une place marquante dans l'histoire de la guerre 1940-1945.

L'événement principal des journées des 6 et 7 janvier 1945, c'est la traversée par les chars américains en plusieurs endroits de la route La Roche-Saint-Vith. C'est ainsi que les Alliés occupent Odeigne. D'autre part, ils tiennent maintenant la Baraque de Fraiture. Pendant que d'effroyables batailles se déroulent du côté de Manhay, les habitants de Vaux-Chavanne attendent avec une impatience légitime, pendant des jours de terreur et d'angoisse, l'heure de la délivrance. Le champ de bataille se rapproche. Les obus pleuvent en rafales ; il y a des destructions. Un officier américain estimait qu'un demi-million d'obus avait été déversé dans les parages. Cent cinquante canons furent installés par les Alliés sur les hauteurs de Werbomont ; ils massacrent les positions ennemies.

Successivement, Malempré fut repris, puis Vaux-Chavanne, dont les habitants saluèrent avec l'enthousiasme que l'on devine, les glorieux libérateurs qui menèrent dans notre contrée, la guerre dans des circonstances particulièrement difficiles.

★ ★ ★

On ne connaît que peu de chose de **VAUX-CHAVANNE** au point de vue historique. Comme beaucoup de localités ardennaises, il eut son petit seigneur, qui avait autorité et possédait la plupart des biens de l'endroit.

On cite Guillaume de Lardenois, fils de Thomas, prévôt et receveur des Rivières et Marie de Chéoux, qui était seigneur de l'endroit sur la fin du XVI^e siècle. Il épousa Nicolle de Lierneux, dame de Sclassin, fille de Robert de Lierneux et de Louise de la Marck, dont il eut Florent de Lardenois. Ce dernier, écuyer, seigneur à Vaux-Chavanne, épousa le 9 septembre 1600, Marguerite, fille de Claude de Mouzay et de Jeanne Orcy (d'après Le Fort, manuscrit).



Vaux-Chavanne - Vieille chapelle.

Le 11 mars 1606, sire Jacques de Samrez, curé de Jupille, relève la cour foncière de la Vaux de Schavanne, succède à son frère Bauduin de Samrez (Durbuy, Haute Cour, 1604-1607).

Gilles de Neuforge, seigneur de la Vaulx de Chavagne, conseiller de son Altesse le prince électeur de Cologne, en son pays de Stavelot, vivait le 15 février 1644 (Durbuy, Haute Cour, 1644-1652).

Un document: 31 mai 1706, réalisé le 31 octobre: Comparait Ferdinand Gallé, licencié en droit, seigneur de la Vaulx et Villers de Chavanne, avec Léonard Jean Hennin, marchand bourgeois de Liège, son beau-frère, ce dernier faisant pour la demoiselle Marie-Constance, son épouse, demoiselle Claire-Françoise Neuforge, leur mère et belle-mère, vendent à Remacle Grofey, seigneur de Champlon et souverain mayeur de Marche, leur maison et terre à Marche.

À citer encore, la famille de Ladryn ou Ladry, ayant un château à Lierneux au XVII^e siècle. Un Ladry se maria le 17 mai 1688. Un autre seigneur de Vaux-Chavanne De Sadzot, marié le 2 février 1688.

Antérieurement, en l'an III, Vaux-Chavanne appartenait au département de Sambre-et-Meuse, 15^e canton de Clerheyd. En 1819, au district de Marche, en 1828 au canton de La Roche. En 1823, Vaux-Chavanne avait comme dépendances: Gotal, Xhout-si-Plout et Manhay.

Actuellement, appartient à l'arrondissement judiciaire et administratif de Marche (30,5 km), au canton d'Érezée, à l'évêché de Namur.

Quelques distances: Melreux, 22 km; Vielsalm, 19 km; Trois-Ponts, 17 km; La Roche, 21,5 km; Houffalize, 23 km.

La superficie de la commune est de 1.226 ha pour une population de 400 habitants environ. L'altitude: 444 mètres au seuil de l'église.

Parmi les bourgmestres, signalons: H.J. Lelonchay, qui appartenait à une très ancienne famille. Si on remonte assez haut, on constatera que celle-ci porta le même blason et joua un rôle assez conséquent dans le Luxembourg. M. Lelonchay est décédé le 29 mai 1939 à l'âge de 78 ans.

Un autre bourgmestre, A. Croiselet, nommé par arrêté royal en juin 1939.

Vaux-Chavanne fut doté en 1619 d'un oratoire qui fut érigé en chapellenie le 23 août 1623.

Jacques de Marcour, mayeur de Grandmenil, et Marie son épouse, firent bâtir la chapelle sur un de leurs terrains et assurèrent au recteur, pour une messe par semaine, une rente annuelle de 52 florins liégeois, à prendre sur une ferme à Monchenoul et sur un pré à Vaux-Chavanne. Le curé de Bra permet définitivement, en 1628, l'administration des «primum et ultimum», dans cette chapellenie.

On croit que le premier chapelain aurait été un certain Henri Jodinet, nommé à ce poste, en avril 1623 (Chapitre de Stavelot, reg. 30, fol. 278).

Nous n'avons pas trouvé les noms de ses successeurs immédiats. Citons toutefois Philippe Jacoby, cité en 1782 et 1785, qui aurait été le dernier recteur de la chapellenie de Vaux-Chavanne et le premier curé de la paroisse en 1803, date où elle fit partie du diocèse de Namur.

En 1782, la chapellenie en question, y compris Manhay, comptait 254 habitants et à la même époque la chapelle de «Malaise» en ce dernier hameau ressortissait, au point de vue religieux, de Vaux-Chavanne.



L'église de Vaux-Chavanne.

L'église, dédiée à saint Fiacre, datait de 1865. Lors de l'offensive von Rundstedt, elle fut fortement endommagée et en 1950 la restauration était terminée. Parmi les prêtres originaires de Vaux-Chavanne, citons quelques noms: le chanoine Lebrun, qui fut curé à Freyneux; l'abbé Voz, qui mourut curé à Louftémont (Anlier) après avoir été en fonctions à Houmont et Roumont. L'abbé **Joseph Pierret**, vicaire à Etalle, fut arraché de son église par les Allemands dans la nuit du 22 au 23 août 1914 et pendu à un poteau téléphonique. L'abbé Jacoby qui était vicaire à Érezée en 1940.



VAUX-CHAVANNE appartient au canton d'Érezée, qui compte 11 communes. Ici, comme dans les environs, le climat est aussi varié que le sol; il est rigoureux dans la partie ardennaise et plus tempéré dans la partie qui appartient à la Famenne.

Le sol se compose de débris de roches schisteuses et quartzeuses et le sous-sol d'une argile compacte de même origine. Cette argile est imperméable à l'eau: de là les marais et les fanges qui couvrent le plateaux supérieurs à faible pente, et qu'on



Vaux-Chavanne - Plaque commémorative de la Guerre 14-18 (église).

ne peut livrer à la culture qu'après avoir favorisé l'écoulement des eaux par un drainage pratiqué avec intelligence.

En fait, en quoi consiste le drainage? Voici des renseignements à titre documentaire qui intéresseront certains lecteurs.

Il consiste à assécher un terrain humide au moyen de conduits souterrains. Il doit être préconisé autant que l'écobuage doit être combattu. Le drainage devrait être pratiqué largement sur tous les plateaux fangeux de l'Ardenne et dans beaucoup de terrains humides des autres parties de la province de Luxembourg.

1° il donnerait au sol la porosité nécessaire pour permettre (illisible) ;

2° le débarrassant des substances acides nuisibles aux végétaux;

3° il élèverait la température de ces terrains en les débarrassant de l'humidité ;

4° achèverait l'action des engrais :

5° exercerait une influence incontestable sur la salubrité du climat.

L'industrie principale de Vaux-Chavanne est l'agriculture, l'élevage du bétail, l'exploitation des forêts, facilités par des forêts établies à Harre, Érezée et, croyons-nous, à Vaux-Chavanne également.

Quant aux tanneries, dont il a été question, et qui prirent de l'extension aux XVIII^e et XIX^e siècles, plus rien ne subsiste aujourd'hui.

★ ★ ★



Vaux-Chavanne - Chaumière de Joseph Bernier en 1945 (photo IRPA).

Il y a quelque trente ans, il fut question de recherches archéologiques à Manhay, une dépendance, dans les sous-sols de

l'hôtel Henrotin, où on espérait trouver des vestiges d'un ancien monastère, de mettre au jour des antiquités, entre autres des sarcophages.

La croix qui se trouve sur le clocher de la chapelle de Xhout-si-Plout (Malempré) serait, dit-on, la même qui aurait surmonté la chapelle dudit monastère... Le résultat : inconnu !

A. Jacoby donne ces détails:

« Vaux-Chavanne est un de ces villages calmes et tranquilles de la Haute-Ardenne car il se trouve en dehors de toute grande voie de communication. Ses habitations sont groupées en deux essaims au nord-ouest de la route Manhay-Bra parmi les herbages et les rideaux d'arbres de cette terre sauvage et ondulante, sans cesse changeante, sans cesse rajeunie par les accidents de l'heure, du jour, de la saison.

» Comme en témoignent cinq ou six foyers très curieux, qui ont échappé à la barbarie allemande, cette localité est très ancienne. Vivant loin de la vie trépidante et agitée des grandes villes et même des gros villages, les habitants de Vaux-Chavanne ont gardé l'existence simple et facile, le caractère et les manies de jadis. Ils sont restés attachés à ces usages, dont quelques-uns leur viennent de leurs ancêtres les plus reculés, ces «*extremi hominum*» dont parle le poète. »

★ ★ ★



Vaux-Chavanne - Attelage et maison du bourgmestre.

Les bourgmestres de Vaux-Chavanne depuis l'an 1800: Collard M., de 1800 à 1823; Lebrun Jean-C., de 1823 à 1841; Colas Nicolas, de 1841 à 1855; Lebrun Grégoire, de 1855 à 1867; Collard Jean F, de 1867 à 1871; Voz Augustin, de 1879 à 1885; Lamberty F, de 1885 à 1896; Lelouchay Vict., de 1897 à 1939; Croiselet Aug., de 1939 à 1963; Bréda Louis, 1965; Lambotte Jean, depuis 1965.

À Vaux-Chavanne, on comptait 408 habitants en 1968.



Char à l'abandon à Manhay en janvier 1945.

Table des matières

Dochamps	03
Grandmenil	10
Harre	17
Malempré	24
Odeigne	28
Vaux-Chavanne	32

